

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Introduction à l'histoire universelle [Document électronique] / par J. Michelet

PREFACE

p401

Ce petit livre pourrait aussi bien être intitulé :
introduction à l'histoire de France ; c' est à
la France qu' il aboutit. Et le patriotisme n' est
pour rien en cela. Dans sa profonde solitude, loin
de toute influence d' école, de secte ou de parti,
l' auteur arrivait, et par la logique et par
l' histoire, à une même conclusion : c' est que sa
glorieuse patrie est désormais le pilote du
vaisseau de l' humanité. Mais ce vaisseau vole
aujourd' hui dans l' ouragan ; il va si vite, si vite,
que le vertige prend aux plus fermes, et que toute
poitrine en est oppressée. Que puis-je dans ce
beau et terrible mouvement ? Une seule chose : le
comprendre ; je l' essayerai du moins.

p402

Mais il part de haut et de loin ; ce ne serait pas
trop de l' histoire du monde pour expliquer la
France. Peut-être aurai-je le temps d' exposer
ailleurs ce que je ne puis qu' indiquer aujourd' hui.
Je voudrais, dans ce rapide passage, obtenir
quelques moments du tourbillon qui nous entraîne,
seulement ce qu' il en faut pour l' observer et le
décrire ; qu' il m' emporte après, et me brise s' il
veut !
Paris, 1^{er} avril 1831.

INTRODUCTION A L'HISTOIRE UNIV.

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

p403

avec le monde a commencé une guerre qui doit finir avec le monde, et pas avant ; celle de l' homme contre la nature, de l' esprit contre la matière, de la liberté contre la fatalité. L' histoire n' est pas autre chose que le récit de cette interminable lutte.

Dans les dernières années, la fatalité semblait prendre possession de la science comme du monde. Elle s' établissait paisiblement dans la philosophie et dans l' histoire. La liberté a réclamé dans la société ; il est temps qu' elle réclame aussi dans la science. Si cette introduction atteignait son but, l' histoire apparaîtrait comme l' éternelle protestation, comme le triomphe progressif de la liberté.

Sans doute la liberté a ses limites ; je ne songe pas à les contester : je ne les sens que trop dans l' action absorbante de la nature physique sur l' homme, mieux encore au trouble que ce monde ennemi jette en moi. Eh ! Qui n' a pas cent fois,

p404

au milieu des menaces et des séductions dont il nous obsède, maudit, nié la liberté ? ... *elle se meut pourtant*, comme disait Galilée ; en moi, quoi que je fasse, je trouve quelque chose qui ne veut pas céder, qui n' accepte le joug ni de l' homme ni de la nature, qui ne se soumet qu' à la raison, à la loi, qui ne connaît point de paix entre soi et la fatalité. Dure à jamais le combat ! Il constitue la dignité de l' homme et l' harmonie même du monde.

Et il durera, n' en doutons pas, tant que la volonté humaine se roidira contre les influences de race et de climat ; tant qu' un Byron pourra sortir de l' industrielle Angleterre pour vivre en Italie, et mourir en Grèce ; tant que les soldats de la France iront, au nom de la liberté du monde, camper indifféremment vers la Vistule ou vers le Tibre.

Ce qui doit nous encourager dans cette lutte sans fin, c' est qu' au total la partie nous est favorable. Des deux adversaires, l' un ne change pas, l' autre change et devient plus fort. La nature reste la même, tandis que chaque jour l' homme prend quelque avantage sur elle. Les Alpes n' ont pas grandi, et nous avons frayé le Simplon. La vague et le vent ne sont pas moins capricieux, mais le vaisseau à vapeur fend la vague sans s' informer du caprice

des vents et des mers.
Suivez d' orient en occident, sur la route du soleil
et des courants magnétiques du globe, les migrations

p405

du genre humain ; observez-le dans ce long voyage
de l' Asie à l' Europe, de l' Inde à la France :
vous voyez à chaque station diminuer la puissance
fatale de la nature, et l' influence de race et de
climat devenir moins tyrannique. Au point de départ,
dans l' Inde, au berceau des races et des religions,
the womb of the world, l' homme est courbé,
prosterné sous la toute-puissance de la nature.
C' est un pauvre enfant sur le sein de sa mère,
faible et dépendante créature, gâté et battu tour
à tour, moins nourri qu' enivré d' un lait trop fort
pour lui. Elle le tient languissant et baigné d' un
air humide et brûlant, parfumé de puissants aromates.
Sa force, sa vie, sa pensée, y succombent. Pour être
multiplié à l' excès et comme dédaigneusement
prodigué, l' homme n' en est pas plus fort ; la
puissance de vie et de mort est égale dans ces
climats. à Bénarès, la terre donne trois moissons
par an. Une pluie d' orage fait d' une lande une
prairie. Le roseau du pays, c' est le bambou de
soixante pieds de haut ; l' arbre, c' est le figuier
indien qui, d' une seule racine, donne une forêt.
Sous ces végétaux monstrueux vivent des monstres.
Le tigre y veille au bord du fleuve, épiant
l' hippopotame qu' il atteint d' un bond de dix toises ;
ou bien un troupeau d' éléphants sauvages vient en
fureur à travers la forêt, pliant, rompant les
arbres à droite et à gauche. Cependant des orages
épouvantables déplacent des montagnes, et le
choléra-morbus moissonne les hommes par millions.
Ainsi, rencontrant partout des forces
disproportionnées,

p406

l' homme accablé par la nature n' essaye pas de lutter,
il se livre à elle sans condition. Il prend et
reprend encore cette coupe enivrante où Siva
verse à pleins bords la mort et la vie ; il y boit
à longs traits ; il s' y plonge, il s' y perd ; il y
laisse aller son être, et il avoue, avec une volupté
sombre et désespérée, que Dieu est tout, que tout
est Dieu, qu' il n' est rien lui-même qu' un accident,

un phénomène de cette unique substance. Ou bien, dans une patiente et fière immobilité, il conteste l'existence à cette nature ennemie, et se venge par la logique de la réalité qui l'écrase.

Ou bien encore, il fuit vers l'occident, et commence vers la Perse le long voyage et l'affranchissement progressif de la liberté humaine.

" en Perse, dit le jeune Cyrus dans Xénophon, l'hiver et l'été existent en même temps. " un air sec et léger dégage la tête des pesantes vapeurs qui l'alourdissent dans l'Inde. La terre, aride à la surface, cache dans son sein mille sources vives qui semblent appeler l'industrie agricole. Ici, la liberté s'éveille et se déclare par la haine de l'état précédent : les dieux de l'Inde deviennent des *dîves*, des démons ; les sacrées images sont désormais des idoles ; plus de statues, plus d'art. Ainsi se présente dès son origine le génie iconoclaste des peuples héroïques. à cette divinité multiple qui, dans la confusion de ses formes infinies, prostituait l'esprit à la matière ; à cette sainteté impie d'un monde-dieu,

p407

succède le dualisme de la lumière pure et intelligente, de la lumière immonde et corporelle. La première doit vaincre, et sa victoire est le but marqué à l'homme et au monde. La religion s'adressant à l'homme intérieur, le sacerdoce n'apparaît que pour montrer son impuissance. Les sectateurs du magisme fêtent annuellement le massacre des mages. Nous ne trouvons plus ici la patience de l'indien, qui ne sait se venger de son oppresseur qu'en se tuant sous ses yeux.

la Perse est le commencement de la liberté dans la fatalité. la religion choisit ses dieux dans une nature moins matérielle, mais encore dans la nature : c'est la lumière, le feu, le feu céleste, le soleil. L'Azerbidjan est la terre de feu. La chaleur féconde et homicide des bords de la Caspienne rappelle l'Inde, à laquelle nous croyions avoir échappé. Le sentiment de l'instabilité universelle donne au persan une indifférence qui enchaîne son activité naturelle. La Perse est la grande route du genre humain ; les tartares d'un côté, les arabes de l'autre, tous les peuples de l'Asie ont logé, chacun à son tour, dans ce caravansérail. Aussi les hommes de ce pays n'ont guère pris la peine d'élever des constructions solides. Dans la moderne Ispahan, comme dans l'antique Babylone, on bâtit en briques ; les

maisons sont de légers kiosques, des pavillons élégants, espèces de tentes dressées pour le passage ; on n' habite point celle de son père ; chacun s' en bâtit une, qui meurt avec le propriétaire. Ils ne gardent pas même

p408

d' aliments pour le lendemain ; ce qui reste le soir, on le donne aux pauvres. Ainsi, à son premier élan, l' activité humaine retombe découragée et expire dans l' indifférence. L' homme cherche l' oubli de soi dans l' ivresse. Ici, l' enivrement n' est point, comme dans l' Inde, celui de la nature ; l' ivresse est volontaire. Le persan trouve dans le froid opium les rêves d' une vie fantastique, et, à la longue, le repos de la mort.

La liberté humaine, qui ne meurt pas, poursuit son affranchissement de l' égypte à la Judée, comme de l' Inde à la Perse. *L' égypte est le don du Nil* ; c' est le fleuve qui a apporté de l' éthiopie, non seulement les hommes et la civilisation, mais la terre elle-même. Le grand Albuquerque conçut, au seizième siècle, le projet d' anéantir l' égypte. Il suffisait pour cela de détourner le Nil dans la mer Rouge ; le sable du désert eût bientôt enseveli la contrée. Tous les étés, le fleuve, descendant des monts inconnus, vient donner la subsistance annuelle. L' homme qui assistait à cette merveille précaire, à laquelle tenait sa vie même, était d' avance vaincu par la nature. La génération, la fécondité, la toute-puissante Isis domina sa pensée, et le retint courbé sur son sillon. Cependant, la liberté trouva déjà moyen de se faire jour ; l' égypte, comme l' Inde, la rattacha au dogme de l' immortalité de l' âme. La personnalité humaine, repoussée de ce monde, s' empara de l' autre. Quelquefois, dans cette vie même,

p409

elle se souleva contre la tyrannie des dieux. Les deux frères Chéops et Chéphrem, qui défendirent les sacrifices, et furent maudits des prêtres, passent pour les fondateurs des pyramides, ces tombeaux qui devaient éclipser tous les temples. Ainsi, le plus grand monument de ce monde fatal de l' égypte est la protestation de l' humanité.

Mais la liberté humaine ne s' est point reposée avant d' avoir atteint dans sa fuite les montagnes de la Judée. Elle a sacrifié *les viandes et les oignons* de l' égypte, et quitté sa riche vallée pour les roches du Cédron et les sables de la mer Morte. Elle a maudit le veau d' or égyptien, comme la Perse avait brisé les idoles de l' Inde. Un seul dieu, un seul temple. Les juges, puis les rois, dominant le sacerdoce. Héli et Samuel veulent faire régner le prêtre, et n' y parviennent pas. Les chefs du peuple sont les forts qui l' affranchissent de l' étranger : un Gédéon et ses trois cents ; un Aod, qui combat des deux mains ; un Samson, qui enlève sur ses épaules les portes des villes ennemies ; un David, qui n' hésite point à manger les pains de proposition. Et, à côté du génie héroïque, le sacerdoce voit la liberté humaine lui susciter un plus formidable ennemi dans l' ordre même des choses religieuses. Les voyants, les prophètes s' élèvent du peuple, et communiquent avec Dieu sans passer par le temple. La nature, chez les perses, prolongeait, non sans combat, son règne dans la religion ; elle est détrônée chez les

p410

juifs. La lumière elle-même devient ténèbres à l' avènement de l' esprit ; la dualité cède à l' unité. Pour ce petit monde de l' unité et de l' esprit, un point suffit dans l' espace, entre les montagnes et les déserts. Il n' est placé dans l' orient que pour le maudire. Il entend avec une égale horreur retentir par-dessus l' âpre Liban les chants voluptueux d' Astarté et les rugissements de Moloch. Qu' au midi vienne la horde errante de l' arabe, sans demeure et sans loi, Israël reconnaît Ismaël pour son frère, mais ne lui tend pas la main. Périssent l' étranger ; la ville sainte ne s' ouvrira pas. Il lui suffit de garder dans son tabernacle ce dépôt sans prix de l' unité, que le monde reviendra lui demander à genoux, quand il aura commencé son oeuvre dans l' occident par la Grèce et par Rome. Si, dans l' histoire naturelle, les animaux d' ordre supérieur, l' homme, le quadrupède, sont les mieux articulés, les plus capables des mouvements divers que leur activité leur imprime ; si, parmi les langues, celles-là l' emportent qui répondent par la variété de leurs inflexions, par la richesse de leurs tours, par la souplesse de leurs formes, aux besoins infinis de l' intelligence, ne jugerons-nous pas aussi qu' en géographie certaines

contrées ont été dessinées sur un plan plus heureux, mieux découpées en golfes et ports, mieux limitées de mers et de montagnes, mieux percées de vallées et de fleuves, mieux articulées, si je l'ose dire, c'est-à-dire plus capables

p411

d'accomplir tout ce qu'en voudra tirer la liberté. Notre petite Europe, si vous la comparez à l'informe et massive Asie, combien n'annonce-t-elle pas à l'œil plus d'aptitude au mouvement ? Dans les traits même qui leur sont communs, l'Europe a l'avantage. Toutes deux ont trois péninsules au midi, l'épais carré de l'Espagne et de l'Arabie ; la longue arête de l'Italie et de l'Hindoustan, avec leur grand fleuve au nord, et leur île au midi ; enfin, ce tourbillon d'îles et de presque îles qu'on appelle ici la Grèce, là-bas la seconde Inde. Mais la triste Asie regarde l'océan, l'infini ; elle semble attendre du pôle austral un continent qui n'est pas encore. Les péninsules que l'Europe projette au midi, sont des bras tendus vers l'Afrique ; tandis qu'au nord elle ceint ses reins, comme un athlète vigoureux, de la Scandinavie et de l'Angleterre. Sa tête est à la France, ses pieds plongent dans la féconde barbarie de l'Asie. Remarquez sur ce corps admirable les puissantes nervures qui se prolongent des Alpes aux Pyrénées, aux Karpathes, à l'Hémos, et cette imperceptible merveille de la Grèce dans la variété heurtée de ses monts et de ses torrents, de ses caps et de ses golfes, dans la multiplicité de ses courbes et de ses angles, si vivement et si spirituellement accentués. Regardez-la en face de la ligne immobile et directe de l'uniforme égypte ; elle s'agite et scintille sur la carte, vrai symbole de la mobilité dans notre mobile occident. L'Europe est une terre libre : l'esclave qui la touche est affranchi ; ce fut le cas pour l'humanité, fugitive

p412

de l'Asie. Dans ce monde sévère de l'occident, la nature ne donne rien d'elle-même ; elle impose comme loi nécessaire l'exercice de la liberté. Il fallut bien se serrer contre l'ennemi, et former

cette étroite association qu' on appelle *la cité*.

ce petit monde, enfermé de murailles, absorba dans son unité artificielle la famille et l' humanité. Il se constitua en une éternelle guerre contre tout ce qui resta dans la vie naturelle de la tribu orientale. Cette forme sous laquelle les pélasges avaient continué l' Asie en Europe, fut effacée par Athènes et par Rome. Dans cette lutte se caractérisent les trois moments de la Grèce : elle attaque l' Asie dans la guerre de Troie, la repousse à Salamine, la dompte avec Alexandre. Mais elle la dompte bien mieux en elle-même, et dans les murs mêmes de la cité. Elle dompte l' Asie lorsqu' elle repousse, avec la polygamie, la nature sensuelle qui s' était maintenue en Judée même, et déclare la femme compagne de l' homme. Elle dompte l' Asie, lorsque, réduisant ses idoles gigantesques aux proportions de l' humanité, elle les rend à la fois susceptibles de beauté et de perfectionnement. Les dieux se laissent à regret tirer du ténébreux sanctuaire de l' Inde et de l' égypte, pour vivre au jour et sur la place publique. Ils descendent de leur majestueux symbolisme et revêtent la pensée vulgaire. Jusque-là ils contenaient l' état dans leur immensité. En Grèce, il leur faut devenir citoyens, quitter l' infini pour adopter un lieu, une patrie, se faire petits pour tenir dans la cité. Ici sont les dieux

p413

doriens, là ceux de l' Ionie ; ils se classent d' après leurs adorateurs. Mais voyez, en récompense, combien ils profitent dans la société du peuple, comme ils suivent le progrès rapide de l' humanité. La Pallas de l' *iliade* est une déesse sanguinaire et farouche, qui se bat avec Mars, et le blesse d' une pierre. Dans l' *odyssée*, elle est la voix même de l' ordre et de la sagesse, réclamant pour l' homme auprès du *père des dieux*. et voilà ce qui fit la Grèce belle entre les choses belles. Placée au point intermédiaire où le divin est divin encore et déjà humain, où, se dégageant de la nature fatale, la fleur de la liberté vient à s' épanouir, la Grèce est restée pour le monde le type du moment de la beauté, de la beauté physique, et encore immobile ; l' art grec n' a guère passé la statuaire. Ce moment, dans la littérature, c' est Hérodote, Platon et Sophocle ; moment court, irréparable, que la sagesse virile du genre humain ne peut regretter, mais qui lui revient toujours en mémoire avec le charme du premier amour.

Ce petit monde porte dans sa beauté même sa condamnation. Il faut que la beauté passe, que la grâce du jeune âge fasse place à la maturité, que l'enfant devienne homme. Quand Aristote a précisé, prosaïsé, codifié la science grecque ; quand Alexandre a dispersé la Grèce de l'Hellespont à l'Indus, tout est fini. Le fils de Philippe rêvait que le monde était une cité *dont sa phalange était la citadelle*. la cité grecque est trop étroite pour que le rêve s'accomplisse ; il faut

p414

un monde plus large, qui réunisse les caractères de la tribu et de la cité ; il faut que les dieux mobiles de la Grèce prennent un caractère plus grave, il faut qu'ils sortent de l'art qui les retient dans la matière, qu'ils s'affranchissent du destin homérique dans lequel pèse encore sur eux la main de l'Asie ; il faut que la femme quitte le gynécée pour être en effet délivrée de la servitude. Sur les ruines du monde grec, dispersé, dévasté, reste son élément indestructible, son atome d'après lequel nous le jugerons, comme on classe le cristal brisé par son dernier noyau ; ce noyau, c'est l'individu sous la forme du stoïcisme, ramassé en soi, appuyé sur soi, ne demandant rien aux dieux, ne les accusant point, ne daignant pas même les nier.

Le monde de la Grèce était un pur combat ; combat contre l'Asie, combat dans la Grèce elle-même, lutte des ioniens et des doriens, de Sparte et d'Athènes. La Grèce a deux cités : c'est-à-dire que la cité y est incomplète. La grande Rome enferme dans ses murs les deux cités, les deux races, étrusque et latine, sacerdotale et héroïque, orientale et occidentale, patricienne et plébéienne ; la propriété foncière et la propriété mobilière, la stabilité et le progrès, la nature et la liberté. La famille reparaît ici dans la cité ; le foyer domestique des pélasges est rallumé sur l'autel de Vesta. Le dualisme de la Perse est reproduit ; mais il a passé des dieux aux hommes, de l'abstraction à la réalité,

p415

de la métaphysique religieuse au droit civil. La présence de deux races dans les mêmes murs,

l'opposition de leurs intérêts, le besoin d'équilibre, commencent cette guerre légale par-devant le juge, dont la forme fait l'objet de la jurisprudence. L'héroïsme guerrier de la Perse et de la Grèce, cette jeune ardeur de combat devient ici plus sage, et consent à n'employer dans la cité d'autre arme que la parole. Dans ce duel verbal, comme dans la guerre des conquêtes, les adversaires sont éternellement le *possesseur* et le *demandeur*. Le premier a pour lui l'autorité, l'ancienneté, la loi écrite ; ses pieds posent fortement sur la terre dans laquelle il est enraciné. L'autre, athlète mobile, a pour arme l'interprétation ; le temps est de son parti. Et le juge, emporté par le temps, n'aura d'autre travail que de sauver la lettre immobile, en y introduisant l'esprit toujours nouveau. Ainsi la liberté ruse avec la fatalité ; ainsi le droit va s'humanisant par l'équivoque.

Rome n'est point un monde exclusif. à l'intérieur, la cité s'ouvre peu à peu aux plébéiens ; à l'extérieur, au Latium, à l'Italie, à toutes les provinces. De même que la famille romaine se recrute par l'adoption, s'étend et se divise par l'émancipation, la cité adopte des citoyens, puis des villes entières sous le nom de *municipes*, tandis qu'elle se reproduit à l'infini dans ses colonies ; sur chaque conquête, elle dépose une jeune Rome qui représente sa métropole. Ainsi, tandis que la cité grecque, colonisant, mais n'adoptant jamais, se dispersait et devait, à la longue,

p416

mourir d'épuisement, Rome gagne et perd avec la régularité d'un organisme vivant ; elle aspire, si je l'ose dire, les peuples latins, sabins, étrusques, et, devenus romains, elle les respire au dehors dans ses colonies.

Et elle assimila ainsi tout le monde. La barbarie occidentale, Espagne, Bretagne et Gaule, la civilisation orientale, Grèce, égypte, Asie, Syrie, tout y passa à son tour. Le monde sémitique résistait : Carthage fut anéantie, la Judée dispersée. Tout le reste fut élevé malgré soi à l'uniformité de langue, de droit, de religion ; tous devinrent, bon gré, mal gré, italiens, romains, sénateurs, empereurs. Après les césars, romains et patriciens, les flaviens ne sont plus qu'italiens ; les antonins, espagnols ou gaulois ; puis, l'orient réclamant ses droits contre l'occident, paraissent

les empereurs africains et syriens : Septime, Caracalla, Héliogabale, Alexandre-Sévère ; enfin les provinciaux du centre, les durs paysans de l' Illyrie, les Aurélien et les Probus, les barbares même, l' arabe Philippe et le goth Maximin. Avant que l' empire soit envahi, la pourpre impériale a été déjà conquise par toutes les nations.

Cette magnifique adoption des peuples fit longtemps croire aux romains qu' ils avaient accompli l' oeuvre de l' humanité. *capitoli immobile saxum... res romanx, perituraque regna...* Rome se trompa comme Alexandre, elle crut réaliser la cité universelle, éternelle. Et cependant les barbares, les chrétiens, les esclaves, protestaient, chacun à leur manière, que

p417

Rome n' était pas la cité du monde, et rompaient diversement cette unité mensongère.

Le monde héroïque de la Grèce et de Rome, laissant les arts de la main aux vaincus, aux esclaves, ne poursuivit pas loin cette victoire de l' homme sur la nature qu' on appelle l' industrie. Les vieilles races industrielles, les pélasges et d' autres tribus furent asservies, et périrent. Puis, périrent, entre les vainqueurs eux-mêmes, les tribus inférieures, achéennes, etc. Puis, dans les vainqueurs des vainqueurs, doriens, ioniens, romains, les pauvres périrent à leur tour. Celui qui a aura davantage ; celui qui manque aura toujours moins, si l' industrie ne jette un pont sur l' abîme qui sépare le pauvre et le riche. L' économie fit préférer le travail des esclaves, c' est-à-dire des choses, à celui des hommes ; l' économie fit traiter ces choses comme choses ; si elles périssaient, le maître en rachetait à bon marché, et y gagnait encore. Les syriens, bithyniens, thraces, germains et gaulois approvisionnèrent longtemps les terres avides et meurtrières de la Grèce et de l' Italie. Cependant le cancer de l' esclavage gagnait de proche en proche ; et, peu à peu, rien ne put le nourrir. Alors la dépopulation commença et prépara la place aux barbares, qui devaient venir bientôt d' eux-mêmes aux marchés de Rome, mais libres, mais armés, pour venger leurs aïeux.

Longtemps avant cette dissolution matérielle et définitive de l' empire, une puissante dissolution morale le travaillait au dedans. La Grèce et l' orient,

que Rome avait cru asservir, l'avaient elle-même envahie et soumise. Dès les guerres de Philippe et d'Antiochus, les dieux élégants d'Athènes s'étaient, sous les noms des vieilles divinités latines, insinués dans les temples de Rome, et avaient occupé les autels des dieux vainqueurs. Le romain barbare se mit à étudier la Grèce. Il en adopta la langue, en imita la littérature, relut le *phédon* à Utique, mourut à Philippi en citant Euripide, ou s'écria en grec sous le poignard de Brutus. L'expression littéraire de cette Rome hellénisée est le siècle d'Auguste ; son fruit fut Marc-Aurèle, l'idéal de la morale antique. Derrière la Grèce, s'avancait à cette conquête intellectuelle de Rome le monde oriental qui s'était fondu avec la Grèce dans Alexandrie. La translation de l'empire dans l'orient, qui réussit à Constantin, avait été, de bonne heure, tentée par Antoine. Il voulut faire d'une ville orientale la capitale du monde. Cléopâtre jurait : " par les lois que je dicterai dans le capitole. " il fallut, pour que l'orient accomplît cette parole, qu'il eût auparavant conquis l'occident par la puissance des idées. Alexandrie fut du moins le centre de ce monde ennemi de Rome, le foyer où fermentèrent toutes les croyances, toutes les philosophies de l'Asie et de l'Europe, la Rome du monde intellectuel. Ces croyances, ces religions n'entrèrent pas sans peine dans Rome. Elle avait repoussé avec horreur dans les bacchanales la première apparition du culte orgiastique de la nature. Et voilà qu'un moment après,

p419

les prêtres fardés de Cybèle amènent le lion de la bonne-déesse, étonnant le peuple de leurs danses frénétiques, de leurs grossiers prestiges, se tailladant les bras et les jambes, et se faisant un jeu de leurs blessures. Leur dieu, c'est l'équivoque Athis, dont ils fêtent par des rires et des pleurs la mort et la résurrection. Puis arrive le sombre Sérapis, autre dieu de la vie et de la mort. Et cependant sous le capitole, sous le trône même de Jupiter, le sanguinaire Mithra creuse sa chapelle souterraine, et régénère l'homme avide d'expiation, dans le bain immonde du hideux taurobole. Enfin une secte sortie des juifs, et rejetée d'eux, célèbre aussi la mort et la vie ; son dieu est mort du supplice des esclaves ; Tacite ne sait que dire de l'association nouvelle. Il ne

connaît les chrétiens que pour avoir illuminé de leurs corps en flammes les fêtes et les jardins de Néron.

La différence était cependant profonde entre le christianisme et les autres religions orientales de la vie et de la mort. Celles-ci plongeaient l'homme dans la matière, elles prenaient pour symbole le signe obscène de la vie et de la génération. Le christianisme embrassa l'esprit, embrassa la mort. Il en adopta le signe funèbre. La vie, la nature, la matière, la fatalité, furent immolées par lui. Le corps et la chair, divinisés jusque-là, furent marqués dans leurs temples même du signe de la consommation qui les travaille. On aperçut avec horreur le ver qui les rongeaient sur l'autel. La liberté, affamée de douleur, courut à l'amphithéâtre, et savoura son supplice.

p420

J' ai baisé de bon coeur la croix de bois qui s' élève au milieu du colisée, vaincu par elle. De quelles étreintes la jeune foi chrétienne dut-elle la serrer, lorsqu' elle apparut dans cette enceinte entre les lions et les léopards ! Aujourd' hui encore, quel que soit l' avenir, cette croix, chaque jour plus solitaire, n' est-elle pas pourtant l' unique asile de l' âme religieuse ? L' autel a perdu ses honneurs, l' humanité s' en éloigne peu à peu ; mais, je vous en prie, oh ! Dites-le-moi, si vous le savez, s' est-il élevé un autre autel ?

Dans l' arène du colisée se rencontrèrent le chrétien et le barbare, représentants de la liberté pour l' orient et pour l' occident. Nous sommes nés de leur union, et nous, et tout l' avenir.

" je vois devant moi le gladiateur étendu. Sa tête
" sur sa main s' affaisse par degrés. Les dernières
" gouttes de son sang s' échappent lentement... déjà
" l' arène tourne autour de lui... il entend encore les
" barbares acclamations... il a entendu, mais ses
" yeux, son coeur, étaient bien loin. Il voyait sa
" hutte sauvage près du Danube, et ses enfants qui
" se jouaient, et leur mère... lui égorgé pour le
" passe-temps de Rome ! ... il faut qu' il meure, et
" sans vengeance ! Levez-vous, homme du nord ! ... "
s' écroulent l' empire, et le cirque, et cette ville
enivrée de sang !

Alaric assurait qu' une impulsion fatale l' entraînaient contre Rome. Il la saccagea et mourut. Le premier

p421

ban des barbares, goths, bourguignons, hérules, révérent la majesté mystérieuse de la ville qu' on ne violait pas impunément. Celui même qui se vantait que l' herbe ne poussait jamais où avait passé son cheval, tourna bride, et sortit de l' Italie.

Les premiers barbares furent intimidés ou séduits par la cité qu' ils venaient détruire. Ils composèrent avec le génie romain, et maintinrent l' esclavage. à eux n' appartenait pas la restauration du monde.

Ensuite vinrent les francs, enfants d' Odin, furieux de pillage et de guerre, avides de blessures et de mort, comme les autres de fêtes et de banquets, impatients d' aller boire la bière au Wahalla, dans le crâne de leurs ennemis. Ceux-là marchaient presque nus au combat, se jetaient dans une barque pour tourner l' océan, du Bosphore à la Batavie. Sous leur domination farouche et impitoyable, l' esclavage domestique ne laissa pas de disparaître ; le servage lui succéda ; le servage fut déjà une délivrance pour l' humanité opprimée.

Ces barbares apportaient une nature vierge à l' église. Elle eut prise sur eux. Les goths et bourguignons, qui ne voyaient qu' un homme en Jésus, n' avaient reçu du christianisme ni sa poésie ni sa forte unité. Le franc adopta l' homme-dieu, adopta Rome purifiée, et se fit appeler César. Le chaos tourbillonnant de la barbarie, qui, dès Attila, dès

p422

Théodoric, voulait se fixer et s' unir, trouva son centre en Charlemagne.

Cette unité, matérielle et mensongère encore, dura une vie d' homme, et tombant en poudre, laissa sur l' Europe l' aristocratie épiscopale, l' aristocratie féodale, couronnées du pape et de l' empereur. Merveilleux système dans lequel s' organisèrent et se posèrent en face l' un de l' autre l' empire de Dieu et l' empire de l' homme. La force matérielle, la chair, l' hérédité, dans l' organisation féodale ; dans l' église, la parole, l' esprit, l' élection. La force partout, l' esprit au centre, l' esprit dominant la force. Les hommes de fer courbèrent devant le glaive invisible la raideur de leurs armures ; le fils du serf put mettre le pied sur la tête de Frédéric-Barberousse. Et non seulement l' esprit domina la force, mais il l' entraîna. Ce monde de la force, subjugué par l' esprit, s' exprima par les croisades, guerre de l' Europe contre l' Asie,

guerre de la liberté sainte contre la nature
sensuelle et impie. Toutefois il lui fallut, pour
but immédiat, un symbole matériel de cette
opposition ; ce fut la délivrance du tombeau de
Jésus-Christ. Tous, hommes et femmes, jeunes et
vieux, partirent sans armes, sans vivres, sans
vaisseaux, bien sûrs que Dieu les nourrirait, les
défendrait, les transporterait au delà des mers.
Et les petits enfants aussi, dit un contemporain,
suivaient dans des chariots, et à chaque ville
dont ils apercevaient de loin les murs, ils
demandaient dans leur simplicité : n' est-ce pas là
Jérusalem ?
Ainsi s' accomplit en mille ans ce long miracle du

p423

moyen-âge, cette merveilleuse légende dont la trace
s' efface chaque jour de la terre, et dont on
douterait dans quelques siècles, si elle ne s' était
fixée et comme cristallisée pour tous les âges dans
les flèches, et les aiguilles, et les roses, et les
arceaux sans nombre des cathédrales de Cologne
et de Strasbourg, dans les cinq mille statues de
marbre qui couronnent celle de Milan. En
contemplant cette muette armée d' apôtres et de
prophètes, de saints et de docteurs échelonnés de
la terre au ciel, qui ne reconnaîtra la cité de
Dieu, élevant jusqu' à lui la pensée de l' homme ? ...
chacune de ces aiguilles qui voudraient s' élancer,
est une prière, un vœu impuissant arrêté dans son
vol par la tyrannie de la matière. La flèche,
qui jaillit au ciel d' un si prodigieux élan, proteste
auprès du très-haut que la volonté du moins n' a
pas manqué. Autour rugit le monde fatal du
paganisme, grimaçant en mille figures équivoques de
bêtes hideuses, tandis qu' au pied les guerriers
barbares restent pétrifiés dans l' attitude où les
a surpris l' enchantement de la parole chrétienne ;
l' éternité ne leur suffira pas pour en revenir.
Le charme s' est pourtant rompu pour le genre humain.
Le dernier mot du christianisme dans l' art, la
cathédrale de Cologne est restée inachevée. Ces
nefs immenses se sont trouvées trop étroites pour
l' envahissement de la foule. Du peuple s' est levé
d' abord un homme noir, un légiste, contre l' aube du
prêtre, et il a opposé le droit au droit. Le
marchand est sorti de son obscure boutique pour
sonner la

p424

cloche des communes et barrer au chevalier sa rue tortueuse. Cet homme enfin (était-ce un homme ?) qui vivait sur la glèbe à quatre pattes, s'est redressé avec un rire terrible, et, sous leurs vaines armures, a frappé d'un boulet niveleur le noble seigneur et son magnifique coursier. La liberté a vaincu, la justice a vaincu. Le monde de la fatalité s'est écroulé. Le pouvoir spirituel lui-même avait abjuré son titre en invoquant le secours de la force matérielle. Le triomphe progressif du *moi*, le vieil oeuvre de l'affranchissement de l'homme, commencé avec la profanation de l'arbre de la science, s'est continué. Le principe héroïque du monde, la liberté, longtemps maudite et confondue avec la fatalité sous le nom de *Satan*, a paru sous son vrai nom. L'homme a rompu peu à peu avec le monde naturel de l'Asie, et s'est fait, par l'industrie, par l'examen, un monde qui relève de la liberté. Il s'est éloigné du dieu-nature de la fatalité, divinité exclusive et marâtre qui choisissait entre ses enfants, pour arriver au dieu pur, au dieu de l'âme, qui ne distingue point l'homme de l'homme, et leur ouvre à tous, dans la société, dans la religion, l'égalité de l'amour et du sein paternel. Comment s'est accompli dans l'Europe le travail de l'affranchissement du genre humain ? Dans quelle

p425

proportion y ont contribué chacune de ces personnes politiques qu'on appelle des états, la France et l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne ? Le monde, depuis les grecs et les romains, a perdu cette unité visible qui donne un caractère si simple et si dramatique à l'histoire de l'antiquité. L'Europe moderne est un organisme très complexe, dont l'unité, dont l'âme et la vie n'est pas dans telle ou telle partie prépondérante, mais dans leur rapport et leur agencement mutuel, dans leur profond engrenement, dans leur intime harmonie. Nous ne pouvons dire ce qu'a fait la France, ce qu'elle est et sera, sans interroger sur ces questions l'ensemble du monde européen. Elle ne s'explique que par ce qui l'entoure. Sa personnalité est saisissable pour celui-là seul qui connaît les autres états qui la caractérisent par leur opposition. Le monde de la civilisation est gardé à ses deux portes, vers l'Afrique et l'Asie par les espagnols et les slaves, voués à une éternelle croisade, chrétiens barbares opposés à la barbarie musulmane.

Ce monde a pour ses deux pôles, au sud et au nord,
l' Italie et la Scandinavie. Sur ces points
extrêmes pèse lourdement la fatalité de race et de
climat.

Au centre s' étend l' indécise Allemagne. Comme
l' Oder, comme le Wahal, ces fleuves vagues qui la
limitent si mal à l' orient et à l' occident,
l' Allemagne aussi a cent fois changé ses rivages,
et vers la Pologne et vers la France. Qu' on
suive, si l' on peut,

p426

dans la Prusse et la Silésie, dans la Suisse, la
Lorraine et les Pays-Bas, les capricieuses
sinuosités que décrit la langue germanique. Quant
au peuple, nous le retrouvons partout. L' Allemagne
a donné ses suèves à la Suisse et à la Suède,
à l' Espagne ses goths, ses lombards à la
Lombardie, ses anglo-saxons à l' Angleterre, ses
francs à la France. Elle a nommé et renouvelé
toutes les populations de l' Europe. Langue et
peuple, l' élément fécond a partout coulé, pénétré.
Aujourd' hui même que le temps des grandes migrations
est passé, l' allemand sort volontiers de son pays ;
il y reçoit volontiers l' étranger. C' est le plus
hospitalier des hommes. Entrez sous ce toit pointu,
dans cette laide maison de bois bariolée ;
asseyez-vous hardiment près du feu, ne craignez
rien, vous obligez votre hôte. Telle est la
partialité des allemands pour l' étranger.
L' autrichien, le souabe, si maltraités par nos
soldats, pleuraient souvent au départ du français.
Dans telle cabane enfumée, vous trouverez tous les
journaux de la France. L' allemand sympathise avec
le monde ; il aime, il adopte les modes, les idées
des autres peuples, sauf à en médire.
Le caractère de cette race, qui devait se mêler
à tant d' autres, c' est la facile abnégation de soi.
Le vassal se donne au seigneur ; l' étudiant,
l' artisan, à leurs corporations. Dans ces
associations, le but intéressé est en seconde ligne ;
l' essentiel, ce sont les réunions amicales, les
services mutuels, et ces

p427

rites, ces symboles, ces initiations qui constituent
pour les associés une religion de leur choix. La

table commune est un autel où l' allemand immole l' égoïsme ; l' homme y livre son coeur à l' homme, sa dignité et sa raison à la sensualité. Risibles et touchants mystères de la vieille Allemagne, baptême de la bière, symbolisme sacré des forgerons et des maçons, graves initiations des tonneliers, des charpentiers ; il reste bien peu de tout cela, mais, dans ce qui subsiste, on retrouve cet esprit sympathique et désintéressé.

Rien d' étonnant si c' est en Allemagne que nous voyons pour la première fois l' homme se faire *l' homme* d' un autre, mettre ses mains dans les siennes et jurer de mourir pour lui. Ce dévouement sans intérêt, sans condition, dont se rient les peuples du midi, a pourtant fait la grandeur de la race germanique. C' est par là que les vieilles bandes des conquérants de l' empire, groupées chacune autour d' un chef, ont fondé les monarchies modernes. Ils lui donnaient leur vie, à ce chef de leur choix ; ils lui donnaient leur gloire même. Dans les vieux chants germaniques tous les exploits de la nation sont rapportés à quelques héros. Le chef concentre en soi l' honneur du peuple, dont il devient le type colossal. La force, la beauté, la grandeur, tous les nobles faits d' armes s' accumulent en Siegfrid, en Dietrich, en Frédéric-Barberousse, en Rodolphe De Habsbourg. Leurs fidèles compagnons ne se sont rien réservé.

p428

Au-dessus du seigneur, au-dessus des comtes et des ducs, et des électeurs, et de l' empereur, au sommet de toute hiérarchie, l' Allemagne a placé la femme (*frau*). *Velleda*, dit Tacite, *fut adorée vivante*. un vieux minnesinger place la femme sur *un trône avec douze étoiles pour couronne, et la tête de l' homme pour marchepied*. si la poésie est une affaire de coeur, c' est ici. Les minnelieder sont pleins de larmes enfantines, de cette douleur abandonnée qui se trouble elle-même, et ne peut plus s' exprimer. Vous ne rencontrerez là ni *jongleurs*, ni *gai savoir*, pas davantage la frivole dialectique des *cours d' amour*. l' objet de ces chants, c' est la femme idéale, c' est la vierge, qui leur fait oublier Dieu et les saints. C' est encore la verdure et les fleurs ; ils ne tarissent pas sur ce dernier sujet. Cette poésie puérile et profonde tout ensemble se laisse aller à l' attraction magnétique de la nature, qu' elle finira par diviniser. Mélange admirable de force et d' enfance, le génie allemand m' apparaît

dans ce Parceval D' Eschenbach, ce puissant chevalier que les soins d' une mère timide ont retenu dans l' innocence et la touchante imbécillité du jeune âge. Il échappe et se rend à la ville des miracles à travers les forêts et les déserts. Mais un oiseau blessé laisse tomber sur la neige trois gouttes de sang ; le héros revoit dans ces couleurs la blancheur et l' incarnat de sa bien-aimée. Il s' arrête, il rêve immobile. Il contemple dans la réalité présente l' idéal qui remplit sa pensée. Malheur à qui veut finir le songe ; il renverse sans bouger de place

p429

les chevaliers qui viennent tour à tour pour l' en arracher.
Ainsi éclate d' abord dans le dévouement féodal, dans l' amour et la poésie, l' abnégation et le profond désintéressement du génie allemand. Trompé par le fini, il s' adresse à l' infini ; s' il s' est immolé à son seigneur, à sa dame, que refusera-t-il à son Dieu ? Rien, pas même sa moralité, sa liberté. Il jettera tout dans cet abîme, il confondra l' homme dans l' univers, l' univers en Dieu. Préparé par le mysticisme protestant, il adoptera sans peine le panthéisme de Schelling, et l' adultère de la matière et de l' esprit sera de nouveau consommé. Où sommes-nous, grand dieu ? Nous voilà replongés dans l' Inde ; aurions-nous fait en vain ce long voyage ? à ce terme se manifeste, avec ses conséquences immorales, la sympathie universelle, ou l' universelle indifférence du génie germanique. Viennent toute religion, toute philosophie, toute histoire, l' auteur du *Faust*, le Faust contemporain les réfléchira, les absorbera dans l' océan de sa poésie.
Oui, l' Allemagne, c' est l' Inde en Europe, vaste, vague, flottante et féconde, comme son dieu, le Protée du panthéisme. Tant qu' elle n' a pas été serrée et encadrée par les fortes barrières des monarchies qui l' environnent, la tribu indo-germanique a débordé, découlé par l' Europe, et l' a changée en se changeant. Livrée alors à sa mobilité naturelle, elle ne connaissait ni murs ni ville. " chaque famille, dit Tacite, s' arrête où la retient son caprice, un

p430

bois, un pré, une fontaine. " mais, à mesure que, derrière, s'accumulaient les flots d'une autre barbarie, slaves, avars et hongrois, tandis qu'à l'occident la France se fermait, il fallut se serrer pour ne pas perdre terre, il fallut bâtir des forts, *inventer* les villes. Il fallut se donner à des ducs, à des comtes, se grouper en cercles, en provinces. Jetée au centre de l'Europe pour champ de bataille à toutes les guerres, l'Allemagne s'attacha, bon gré, mal gré, à l'organisation féodale, et resta barbare pour ne pas périr. C'est ce qui explique ce merveilleux spectacle d'une race toujours jeune et vierge, qu'on aperçoit engagée comme par enchantement dans une civilisation transparente, comme un liquide vivement saisi reste fluide au centre du cristal imparfait. De là, ces bizarres contrastes qui font de l'Allemagne un pays monstrueusement diversifié. Des états de vingt millions d'hommes, d'autres de vingt mille. Le morcellement infini, le droit infiniment varié des seigneuries féodales ; et à côté une grande monarchie disciplinée comme un régiment. Des villes d'hier, toutes blanches, nivelées, alignées, tirées à angles droits, ennuyeuses et maussades petites Londres. D'autres, comme la bonne Nuremberg, où les maisons, grotesquement peintes, prêchent toujours aux passants les paroles du saint-évangile ; ou bien, pour unir tous les contrastes, de savantes bibliothèques au milieu des forêts ; et les cerfs venant boire sous le balcon des électeurs. Ces oppositions extérieures ne font qu'exprimer

p431

celles des mœurs. L'esclavage de la glèbe, les communes du moyen-âge, tout se trouve dans ce curieux musée, où chaque pas dans l'espace vous fait voyager dans le temps. Dans plusieurs provinces, la femme y est servante, comme elle l'était du guerrier barbare, ce qui ne l'empêche pas d'être déifiée par le génie idéal de la chevalerie. De toutes ces contradictions, la plus forte est celle qui maintient, sous le joug du moyen-âge, un peuple curieux d'innovations et enthousiaste de l'étranger. Avec si peu de ténacité, une telle perpétuité d'usages et de mœurs ! Certes, ce qui manque à l'Allemagne, ce n'est point la volonté du changement, de l'indépendance. Que de fois elle s'est soulevée, mais c'était pour retomber bientôt. Le vieux génie saxon, éternelle opposition politique de l'Allemagne, la fierté farouche des tribus

scandinaves, tout le nord proteste contre la tendance panthéistique des provinces méridionales ; il refuse de perdre sa personnalité en un homme, en Dieu ou dans la nature. Cette prétention du nord se déploie avec une magnifique ostentation. En Islande, les dieux mourront comme nous. L'homme les a précédés ; l'univers s'est taillé des membres d'un géant. *à qui crois-tu ?* disait saint Olaf à un de ses guerriers. *je crois à moi,* répondit-il. D'où vient donc que ce génie superbe retombe toujours si vite, en religion au mysticisme, au despotisme en politique ? La Suède, le champion de la liberté protestante sous Gustave-Adolphe, s'est soumise aux rose-croix. Qui parla plus haut que

p432

Luther contre la tyrannie de Rome ? Mais ce fut pour anéantir la doctrine du libre arbitre. Du vivant de Luther, à sa table même, commença le mysticisme qui devait triompher en Boehme. Kant mit sur son étendard les mots : *critique et liberté* ; l'Allemagne entendit être enfin libre et forte, et, pour mieux s'assurer de soi, elle se serra dans les entraves d'un effrayant formalisme ; mais cette nature glissante échappait toujours, par l'art et par le sentiment, par Goethe et par Jacobi. Alors vint Fichte, inflexible stoïcien, ardent patriote. Il prit pour affranchir l'homme le seul moyen qui restait : il supprima le monde, comme il eût voulu délivrer l'Allemagne en supprimant la France. Vaines espérances des hommes ! La philosophie de Fichte, les chants de Koerner, et 1814, aboutirent au sommeil ; sommeil inquiet, sans doute. L'Allemagne se laissa rendormir au panthéisme de Schelling, et si le nord en sortit par Hegel, ce fut pour violer l'asile sacré de la liberté humaine, pour pétrifier l'histoire. Le monde social devint un dieu entre leurs mains, mais un dieu immobile, insensible, tout propre à consoler, à prolonger la léthargie nationale.

Non, la grande, la savante, la puissante Allemagne n'a pas le droit de mépriser la pauvre Italie qu'elle écrase. Au moins, celle-ci peut alléguer la langueur du climat, les forces disproportionnées des conquérants, la longue désorganisation. Donnez-lui le temps, à cette ancienne maîtresse du monde, à cette vieille rivale de la Germanie. Ce qui a fait l'humiliation

de l' Italie comme peuple, ce qui l' a soumise à la molle et disciplinable Allemagne, c' est précisément l' indomptable personnalité, l' originalité indisciplinable qui, chez elle, isole les individus. Cet instinct d' abnégation que nous avons trouvé en Allemagne est étranger à l' Italie. En cela, comme en tout, l' opposition des deux peuples est tranchée. L' italien n' a garde de s' abdiquer lui-même, et de se perdre avec Dieu et le monde dans un même idéalisme. Il fait descendre Dieu à lui, il le matérialise, le forme à son plaisir, y cherche un objet d' art. Il fait de la religion, et souvent de bonne foi, un objet de gouvernement. Elle lui apparaît dans tous les siècles sous un point de vue d' utilité pratique. La divination des étrusques était un art de surprendre aux dieux la connaissance des intérêts de la terre, une partie de la politique et de la jurisprudence. Les prières et les formules augurales sont de véritables contrats avec les dieux. L' augure cherche les termes les plus précis, ne promet rien de trop, ne s' engage pas, prend ses précautions contre l' autre partie. Il ne craint pas de fatiguer les dieux d' interrogations et de stipulations nouvelles. Pour trouver les plus beaux raisins, pour rattraper un oiseau perdu, on prenait le *lituus*, et l' on traçait des lignes sacrées. Le droit canonique, comme le droit augural, s' appliquait au gouvernement de ce monde. On sait avec quel art l' église de Rome atteignit et régla toutes les actions des hommes, comme matière du

péché. La théologie fut enfermée, bon gré, mal gré, dans la jurisprudence ; les papes furent des légistes. Nous savons ici les choses de Dieu, leur écrivait un roi de France, mieux que vous autres gens de loi.

L' Italie est le seul peuple qui ait eu une architecture civile, aux époques diverses où les autres nations ne connaissaient que l' architecture religieuse. Le mot *pontifex* signifie constructeur de ponts. Les monuments étrusques, différents en cela de ceux de l' orient, ont tous un but d' utilité pratique. Ce sont des murs de villes, des aqueducs, des tombeaux ; on parle moins de leurs temples. L' Italie du moyen-âge bâtit beaucoup d' églises, mais c' étaient les lieux où se tenaient les assemblées politiques. Tandis que

l' Allemagne, l' Angleterre et la France
n' élevaient que des édifices religieux, l' Italie
faisait des routes, des canaux. Aussi l' Allemagne
devança l' Italie dans la construction de ses
prodigieuses cathédrales. Jean Galéas Sforza
fut obligé de demander des architectes à Strasbourg,
pour fermer les voûtes de la cathédrale de Milan.
Si l' individualité italienne ne se donne pas à Dieu
sans condition, combien moins à l' homme ! Vous
trouverez dans l' Italie du moyen-âge plus d' une
image de la féodalité, les lourdes armures, les
puissants coursiers, les forts châteaux, jamais ce
qui constitue la féodalité elle-même, la foi de
l' homme en l' homme. L' héroïsme italien est de nature
plus haute. Que lui importe un homme périssable,
une chair mortelle, et ce coeur qui

p435

bientôt ne battra plus ? Il sait mourir, quoiqu' il
n' aille pas chercher la mort, mais mourir pour une
idée. Je sais dans telle forteresse tel homme qui,
au milieu des plus rudes épreuves, gardera jusqu' à
la mort le secret de la liberté. Tout autre
dévouement est simplicité, enfance aux yeux des
compatriotes de Machiavel. La recherche
aventureuse des périls inutiles, la déification de
la femme, la religion de la fidélité, la rêverie
enthousiaste du monde féodal, tout cela excite en
eux un rire inextinguible. Leur poème chevaleresque
est la satire de la chevalerie, l' *orlando
furioso*. point d' association industrielle ni
militaire, si ce n' est pour un but précis, pour un
intérêt, pour une idée.

Le génie italien est un génie passionné, mais
sévère, étranger aux vagues sympathies. Ce n' est
point le monde naturel de la famille, de la tribu,
c' est le monde artificiel de la cité. Circonscrit par
la nature dans les vallées de l' Apennin, isolé par
des fleuves peu navigables, il s' enferme encore dans
des murs. Il y règne loin de la nature dans des
palais de marbre, où il vit d' harmonie, de rythme
et de nombre ; s' il en sort, c' est pour se bâtir
dans ses *villas* des jardins de pierre. Et d' abord,
il se caractérise par l' harmonie de la vie civile,
par la législation, par la jurisprudence. Après tant
d' invasions barbares, l' indestructible droit romain
reparaît à Bologne et par toute l' Italie. Les
subtilités de Tribonien sont subtilisées par
Accurse et Barthole. à côté des juristes,
reviennent

les mathématiciens. Cardan et Tartaglia continuent Archytas et Pythagore. Leur géométrie abstraite est reçue dans la géométrie concrète de l'architecture, l'art de la cité matérielle, comme la législation est l'art de la cité morale. à Rome, à Florence, la figure humaine, dans les tableaux, reproduit la sévérité, quelquefois la sécheresse architecturale. Ce n'est guère qu'au nord, dans le coloris vénitien, dans la grâce lombarde, que la peinture consent à humaniser l'homme. Pour la nature, elle osera rarement se montrer dans les tableaux. Peu de paysages, peu de poésie descriptive en Italie. La poésie s'y inspire du génie de la cité. Sans doute dans ce pays tout homme chante ; le climat y délire toute langue. Mais le vrai poète italien, c'est l'architecte de la cité invisible, dont les cercles symboliques sont la scène de la *divina commedia*. Dante est l'expression complète de l'idée italienne du rythme, du nombre ; il a mesuré, dessiné, chanté son enfer. C'est encore sous la forme harmonique de la cité que l'histoire de l'humanité apparut au fondateur de la philosophie de l'histoire, le Dante de l'âge prosaïque de l'Italie, Giambattista Vico. Dans la dualité du *corso* et du *ricorso*, dans la triplicité des âges, dans la beauté géométrique de sa forme, la *scienza nuova* me représente le génie rythmique de l'étrurie et de la Grèce pythagoricienne. Lors même qu'il sort de la cité, l'italien en transporte, en imprime partout l'image. On sait

avec quel soin sévère la religion étrusque et la politique romaine mesuraient et orientaient les champs. Partout l'*agrimensor* et l'augure venaient, derrière les légions conquérantes, calquer la colonie nouvelle sur la forme sacrée de la métropole. Tandis que, chez les nations germaniques, l'homme s'attache à son champ, s'y enracine, et aime à tirer son nom de sa terre, l'italien lui donne le sien ; il n'y voit qu'un rapport de plus avec la cité, qu'une matière d'intérêt civil. Le juriste, le stratégeste, viendront reconnaître la terre pour en régler ou déplacer les limites, pour transférer ou maintenir la propriété selon les moyens divers de leur art. La mère de la tactique comme de la jurisprudence, c'est l'Italie. La guerre est devenue une science

entre les mains des *condottieri* italiens, les Alberic, les Sforza, les Malatesta de la Romagne, les Braccio, les Baglioni, les Piccinino de l' Ombrie. L' Italie fournit le levant d' ingénieurs. Les fondateurs de l' architecture militaire sont des italiens. Le premier capitaine de l' antiquité, César, appartient à l' Italie ; le premier des temps modernes fut un homme de race italienne adopté par la France. Quand nous ignorerions l' origine de Napoléon, le caractère à la fois poétique et pratique de son génie, la beauté sévère de son profil, ne feraient-ils pas reconnaître le compatriote de Machiavel et de Dante ?

Il est temps d' en finir avec ces ridicules déclamations sur la mollesse du caractère italien. Voulez-vous juger la valeur italienne par la populace

p438

de Naples ? Jugez donc la France par les *canuts* de Lyon. Laissons les *gentlemen* anglais et les poètes allemands aller chercher à la table des italiens de Rome et de Milan des inspirations de mépris sublime et de colère généreuse. N' ont-ils pas aussi insulté la Grèce au tombeau, la veille de sa résurrection ? Hommes légers et cruels, qui confondez sous le même opprobre les lazzaroni et les romagnols, les héros et les lâches, avez-vous donc oublié l' armée italienne de Bonaparte, et tant de faits d' armes des piémontais ? Et naguère encore, ceux que vous accusiez de ne pas savoir tirer l' épée pour leur pays, n' ont-ils pas su mourir pour vous ? L' Italie a changé, dit-on, et l' on croit avec un mot avoir expliqué et justifié ses malheurs. Et moi, je soutiens qu' aucun peuple n' est resté plus semblable à lui-même. J' ai déjà marqué dans ce qui précède la perpétuité du génie italien, des temps anciens aux temps modernes. Il me serait trop facile de la suivre dans une foule de détails moins importants.

Le costume est presque le même, au moins dans le peuple. Je vois partout le *venetus cucullus*, l' aiguille d' acier dans les cheveux des femmes, les colliers, les anneaux, comme à Pompéi ; jusqu' aux sandales et au *pileus*, que vous retrouverez vers Fondi.

La nourriture est analogue. Dans les villes, mêmes rues étroites. Les *thermopoles* sous le nom de cafés. Le *prandium* à midi, et la sieste et la promenade du soir. En tout temps, même foule autour

de

p439

l' improvisateur, qu' il s' appelle Stace, Dante, ou Sgricci. On rencontre dans les *filosofi* de Venise, les *litterati* en plein vent, les ennianistes de l' antiquité. Seulement l' Arioste et le Tasse ont pris la place d' Ennius.

Dans les campagnes, même système de culture. La charrue est celle même que décrit Virgile. En Toscane, les bestiaux sont comme autrefois renfermés et nourris de feuillage, de peur qu' ils ne blessent les vignes et les oliviers. Ailleurs, ils poursuivent leur éternel voyage des montagnes aux plaines de Rome et de la Pouille, et de la plaine à la montagne.

Chaque province est restée fidèle à son génie. Naples est toujours grecque, quoi qu' aient fait les barbares. Le type sauvage des brutiens s' est manifestement conservé à *San-Giovanni in fiore*. les napolitains sont toujours bruyants et grands parleurs. Naples est une ville d' avocats. Dès l' antiquité il y avait à Naples des combats de musique. Le génie philosophique de la grande-Grèce n' a-t-il pas revécu dans Telesio, dans Campanella et dans l' infortuné Bruno ?

Au midi, l' idéalisme, la spéculation et les grecs ; au nord, le sensualisme, l' action et les celtes.

Les charpentiers, les menuisiers, les colporteurs, les maçons, viennent de Novare, de Como, de Bergame. Bergame, patrie d' Arlequin, est celle aussi du vieux comique Cecilius Statius.

Même perpétuité dans les contrées du centre, dans

p440

Rome et dans l' étrurie. Le caractère cyclopéen n' est pas plus frappant dans les murs de Volterra que dans les édifices de Florence, dans les masses du palais Pitti. La raideur de l' art étrusque reparaît dans Giotto et jusque dans Michel-Ange. Mais je compte mieux montrer ailleurs l' identité de l' étrurie dans tous les âges.

Lorsque le barbare Sylla eut dévasté l' étrurie, il choisit une place dans la vallée de l' Arno, y fonda une ville, et la nomma d' après le nom mystérieux de Rome. Ce nom, connu des seuls patriciens, et qu' il était défendu de prononcer, était *Flora*.

il appela la ville nouvelle *Florentia*. Florence a répondu à l' augure. Le poème des antiquités de l' Italie primitive, l' *énéide*, venait de la colonie étrusque de Mantoue, et c' est à un toscan, à un florentin qu' est dû le poème des antiquités du moyen-âge, la *divine comédie*. l' Italie est le pays des traditions et de la perpétuité historique. *questa provincia*, dit Machiavel, avec sa force et sa gravité ordinaires, *pare nata a risuscitare le cose morte*.

au centre de la péninsule, le peuple n' a pas changé davantage. Ceux-ci n' ont jamais été propres ni à l' art ni à la science. La plupart des écrivains illustres de Rome, Catulle, Virgile, Horace, Ovide, Lucain et Juvénal, Cicéron, Tite-Live, Sénèque et les Pline, une foule d' autres moins illustres, lui sont venus d' autres contrées. De même au moyen-âge. Son théologien, son artiste, sont deux étrangers, saint Thomas D' Aquin, Raphaël D' Urbino. à Rome

p441

toutefois vous trouverez la satire amère et mordante, le rire tragique. Lucile et Juvénal étaient romains de naissance ; Salvator Rosa et Monti l' ont été d' adoption.

La véritable vocation du romain, c' était l' action politique. Ne pouvant plus agir, il rêve.

Contemplez cette race monumentale dans les rues et sur les places publiques, vous serez frappé de sa fierté. Ce sont les bas-reliefs de la colonne trajane, qui sont descendus et qui marchent. Pour rien au monde, le romain ne fera oeuvre servile.

Il faut qu' il vienne des hommes des Abruzzes pour recueillir les moissons ou réparer les routes, des bergamasques pour porter les fardeaux. Sa femme ne daignera recoudre les trous de son manteau ; il faut un juif pour le raccommoder. La seule exportation de Rome, c' est la terre même, les haillons et les antiquités.

Comme au temps où Juvénal nous montre le préteur et le tribun recueillant la *sportula* de porte en porte, le romain d' aujourd' hui mendie noblement. Sa nourriture est toujours le porc. Les charcutiers et les bouchers sont presque les seules boutiques à Rome. Toujours sensuel et cruel, il se contente de combats de taureaux, faute de gladiateurs. Accusez-le de férocité si vous voulez ; mais de faiblesse, non : son couteau répondrait. Son couteau ne le quitte pas. Le coup de couteau est un geste naturel et fréquent à Rome. Il faut voir aussi avec

quelle joie furieuse il place le feu sous la peau
du cheval de course. Son cri de carnaval est un cri

p442

de sang et de nivellement : *mort au seigneur abbé ! mort à la belle princesse !* il ne criait pas plus fort : les chrétiens aux lions ! Et il faut dire aussi qu' il y a dans l' air de cette ville quelque chose d' orageux, d' immoral et de frénétique. Au milieu des plus étourdissants contrastes, parmi les monuments de tous les âges, égyptiens, étrusques, grecs, romains, au rendez-vous de toutes les races du monde, vous entendez toutes les langues excepté l' italienne ; plus d' étrangers que de romains, et des rois dans la foule. La tête tourne, le vertige gagne ; je ne m' étonne pas que tant d' empereurs, qui voyaient tout cela tourbillonner à leurs pieds, soient devenus fous.

Une ressemblance plus triste encore entre les temps anciens et les temps modernes, c' est la solitude des environs de Rome et en général des campagnes d' Italie. Quel que fût le génie agricole des anciens latins, on voit que, dès le temps de la république, une partie de la contrée était laissée en prairies (*prata muccia, quintia*, etc.).

Caton recommande le pâturage comme le meilleur emploi de la terre. Ce conseil fut suivi. Il dispensait les propriétaires de résider sur leurs terres, de faire travailler les pauvres ; il leur suffisait de quelques esclaves. Il en advint à l' Italie comme à l' Angleterre au temps d' Henri VIII, où l' on disait que *les moutons avaient mangé les hommes*. la désolation s' étendit. César fut déjà chargé de dessécher les marais-pontins. Strabon, Pline et Tacite se plaignent de la *malaria*.

p443

et Lucain put dire sans exagération : *urbs nos una capit*.

ce mot est la condamnation de l' Italie. Le désert de Rome, aussi isolée sur la terre que Venise au milieu des eaux, est le triste symbole des maux qu' a faits cette vie urbaine (*urbanitas*) dans laquelle s' est toujours complu le génie italien. L' Italie a vu deux fois se reproduire dans les villes étrusques de l' antiquité, dans les villes guelfes du moyen-âge, le premier développement de l' industrie, et la domination des cités sur les campagnes. Deux fois aussi, contre l' industrie productrice, s' est élevée l' industrie destructrice, la guerre, qui a dévoré les campagnes, épuisé les villes ; la guerre comme métier et calcul ; la guerre vivant d' elle-même, Rome dans l' antiquité,

au moyen-âge les *condottieri*.
la pauvre Italie a peu changé, et c' est là sa ruine.
Elle a subi constamment la double fatalité de son climat et du système étroit de société dans laquelle elle est concentrée. Ce système a desséché et amaigri le coeur de l' Italie (*italum robur*) ; je veux dire Rome et l' ancien Samnium. Dès le temps d' Honorius, la Campanie *heureuse* avait elle-même été abandonnée sans culture. Les germains, ennemis des cités, semblaient devoir rendre l' importance aux campagnes qu' ils se partageaient. Il n' en fut pas ainsi. Les hommes du nord fondirent comme neige sur cette terre ardente. Les cités italiennes absorbèrent les goths en moins d' un siècle. Les lombards, la race la plus énergique de l' Allemagne, n' y tinrent pas

p444

deux cents ans. à en juger par la physionomie du peuple et par la langue, l' influence des invasions germaniques fut tout extérieure. Les barbares ont cru souvent avoir soumis l' Italie ; mais ils ont introduit peu de mots tudesques dans cet idiome indomptable. En vain le parti allemand ou gibelin, s' organisant sous la forme féodale, dressa ses châteaux sur les montagnes, et arma les campagnes contre les cités. Les châteaux furent détruits, les campagnes absorbées par les villes, les villes isolées par la dépopulation des campagnes, nivelées par le radicalisme de l' église romaine, du parti guelfe, et des tyrans ; elles perdirent avec l' aristocratie gibeline tout esprit militaire, et la contrée se trouva livrée aux étrangers. Depuis ce temps, la tête de l' Italie, qui dans l' antiquité était au midi, dans la grande-Grèce, a passé au nord, et se trouve aujourd' hui dans la Romagne, le Milanais et le Piémont, parties celtiques de l' Italie. C' est dire assez que l' Italie a peu d' espoir d' originalité, et que longtemps du moins elle regardera la France. Ainsi dans l' Europe même, que semblait s' être réservée la liberté, la fatalité, nous poursuit. Nous l' avons trouvée dans le monde de la tribu et dans celui de la cité, dans l' Allemagne et dans l' Italie. Là comme ici, la liberté morale est prévenue, opprimée par les influences locales de races et de climats. L' homme y porte également dans son aspect le signe de la fatalité. La contrée se réfléchit en lui ;

vous diriez un miroir. L' Allemagne est toute dans la figure de l' allemand ; l' oeil bleu pâle comme un ciel douteux, le poil blond ou fauve comme la biche de l' Odenwald. Les années mêmes ne suffisent pas toujours pour caractériser ses formes. Vous retrouverez souvent dans la forte jeunesse, jusque dans l' âge mûr, la molle et incertaine beauté de l' enfance. Ainsi l' homme se confond avec la nature qui l' environne. -l' italien semble mieux s' en détacher. Son oeil profond et sa vive pantomime promettent une personnalité forte, mais cet oeil ardent flotte et rêve. Le regard est souvent mobile à faire peur ; ces cheveux noirs comme les vins du midi, ce teint profondément bruni, accusent le fils de la vigne et du soleil, et le replongent dans la fatalité dont il avait paru affranchi.

Ces puissantes influences locales, identifiant l' homme à sa terre, l' attachant au moins de coeur et d' esprit à sa montagne, à sa vallée natale, le maintiennent dans un état d' isolement, de dispersion, d' hostilité mutuelle. La vieille opposition *de la Saxe et de l' empire* subsiste obstinément à travers les âges. Chacune même des deux moitiés n' est pas homogène. Le hessois hait le franconien, le franconien le bavarois, celui-ci l' autrichien. Le grec de la Calabre, le celte de Milan, ne sont pas plus éloignés l' un de l' autre que le fils de l' âpre Samnium et celui de la molle étrurie. Cette diversité de provinces et de villes s' exprime par la dérision mutuelle, par la création d' un comique local, par l' opposition du

bergamasque Arlequin et du Polichinelle napolitain, du saxon Eulenspiegel, et de l' autrichien Hanswurtz.

Dans de telles contrées, il y aura juxtaposition de races diverses, jamais fusion intime. Le croisement des races, le mélange des civilisations opposées, est pourtant l' auxiliaire le plus puissant de la liberté. Les fatalités diverses qu' elles apportent dans ce mélange s' y annulent et s' y neutralisent l' une par l' autre. En Asie, surtout avant le mahométisme, les races isolées en tribus dans des contrées diverses, superposées en castes dans les mêmes contrées, représentent chacune des idées distinctes, ne communiquent guère et se tiennent à part. Races et idées, tout se combine

et se complique en avançant vers l' occident. Le mélange, imparfait dans l' Italie et l' Allemagne, inégal dans l' Espagne et dans l' Angleterre, est en France égal et parfait. Ce qu' il y a de moins simple, de moins naturel, de plus artificiel, c' est-à-dire de moins fatal, de plus humain et de plus libre dans le monde, c' est l' Europe ; de plus européen, c' est ma patrie, c' est la France. L' Allemagne n' a pas de centre, l' Italie n' en a plus. La France a un centre ; une et identique depuis plusieurs siècles, elle doit être considérée comme une personne qui vit et se meut. Le signe et la garantie de l' organisme vivant, la puissance de l' assimilation, se trouve ici au plus haut degré : la France française a su attirer, absorber, identifier les Frances anglaise, allemande, espagnole, dont elle était environnée. Elle les a neutralisées l' une par

p447

l' autre, et converties toutes à sa substance. Elle a amorti la Bretagne par la Normandie, la Franche-Comté par la Bourgogne ; par le Languedoc, la Guyenne et la Gascogne ; par le Dauphiné, la Provence. Elle a méridionalisé le nord, septentrionalisé le midi ; a porté au second le génie chevaleresque de la Normandie, de la Lorraine ; au premier la forme romaine de la municipalité toulousaine et l' industrialisme grec de Marseille.

La France française, le centre de la monarchie, le bassin de la Seine et de la Loire, est un pays remarquablement plat, pâle, indécis. Lorsque des pics sublimes des Alpes, des vallées sévères du Jura, des coteaux vigneux de la Bourgogne, vous tombez dans les campagnes uniformes de la Champagne et de l' île-De-France, au milieu de ces fleuves vagues et sales, de ces villes de craie et de bois, l' âme est saisie d' ennui et de dégoût. Vous voyez bien de grasses campagnes, de bonnes fermes et de bons bestiaux. Mais cette image prosaïque d' aisance et de bien-être ferait regretter la pauvre Suisse et jusqu' à la désolation de la campagne de Rome. Quant aux hommes, ne leur demandez ni les saillies de la Gascogne, ni la grâce provençale, ni l' âpreté conquérante et chicaneuse de la Normandie, encore moins la persistance de l' auvergnat et l' opiniâtreté du breton. Il en est, toute proportion gardée, de nos provinces éloignées comme de l' Italie et de l' Allemagne méridionale, comme de tous les pays divisés par des montagnes et d' âpres vallées ;

l' homme plus isolé, dépourvu des

p448

puissants secours de la division du travail et de la communication des idées, est souvent plus ingénieux, plus original, mais aussi moins exercé à comparer, moins cultivé, moins humanisé, moins *social*.

l' homme de la France centrale vaut moins comme individu ; mais la masse y vaut mieux. Son génie propre est précisément dans ce que les étrangers, les provinciaux même, appellent insignifiance et indifférence, et qu' on doit plutôt nommer une aptitude, une capacité, une réceptivité universelle.

Le caractère du centre de la France est de ne présenter aucune des originalités provinciales, de participer à toutes et de rester neutre, d' emprunter à chacune tout ce qui n' exclut pas les autres, de former le lien, l' intermédiaire entre toutes, au point que chacune puisse à volonté reconnaître en lui sa parenté avec tout le reste.

C' est là la supériorité de la France centrale sur les provinces, de la France entière sur l' Europe. Cette fusion intime des races constitue l' identité de notre nation, sa personnalité. Examinons quel est le génie propre de cette unité multiple, de cette personne gigantesque composée de trente millions d' hommes.

Ce génie, c' est l' action, et voilà pourquoi le monde lui appartient. C' est un peuple d' *hommes de guerre*, et d' *hommes d' affaires*, ce qui, sous tant de rapports, est la même chose.

La guerre des subtilités juridiques, que nous devons nous en vanter ou non, nous y primons, il faut le dire ; le procureur est français de nation. Avant que les légistes entrassent aux

p449

affaires, la théologie, la scolastique y donnaient accès. Paris fut alors pour l' Europe la capitale de la dialectique. Son université vraiment universelle se partageait en *nations*. tout ce qu' il y avait d' illustre au monde venait s' exercer dans cette gymnastique. L' italien Dante et l' espagnol Raymond Lulle entouraient la chaire de Duns Scot. Des leçons d' un seul professeur sortirent deux papes et cinquante évêques. Là éclatait, autant qu' aux croisades et aux guerres des

anglais, le génie batailleur de la nation. D'effroyables mêlées de syllogismes avaient lieu sur la limite des deux camps ennemis de l'île et de la montagne, du Parvis et de sainte-Geneviève, de l'église et de la ville, de l'autorité et de la liberté. De là partaient en expédition les chevaliers errants de la dialectique, comme ce terrible Abailard qui démonta Guillaume De Champeaux, Anselme De Laon, et jeta le gant à l'église en défiant saint Bernard.

Le goût de l'action et de la guerre, l'épée *rapide*, l'argument et le sophisme toujours prêts, sont les caractères communs aux peuples celtiques. La valeur et la dialectique hibernoises ne sont pas moins célèbres que celles de la France. Ce qui est particulier à celle-ci, ce qu'elle a par-dessus tous les peuples, c'est le génie social, avec ses trois caractères en apparence contradictoires : l'acceptation facile des idées étrangères, l'ardent prosélytisme qui lui fait répandre les siennes au dehors, la puissance d'organisation qui résume et codifie les unes et les autres.

On sait que la France se fit italienne au seizième

p450

siècle, anglaise à la fin du dix-huitième. En revanche, au dix-septième, au nôtre, elle francisa les autres nations. Action, réaction ; absorption, résorption, voilà le mouvement alternatif d'un véritable organisme. Mais de quelle nature est l'action de la France ? C'est ce qui mérite d'être expliqué. L'amour des conquêtes est le prétexte de nos guerres, et nous-mêmes y sommes trompés. Toutefois le prosélytisme en est le plus ardent mobile. Le français veut surtout imprimer sa personnalité aux vaincus, non comme sienne, mais comme type du bon et du beau ; c'est sa croyance naïve. Il croit, lui, qu'il ne peut rien faire de plus profitable au monde que de lui donner ses idées, ses mœurs et ses modes. Il y convertira les autres peuples l'épée à la main, et, après le combat, moitié fatuité, moitié sympathie, il leur exposera tout ce qu'ils gagnent à devenir français. Ne riez pas ; celui qui veut invariablement faire le monde à son image, finira par y parvenir. Les anglais ne trouvent que simplicité dans ces guerres sans conquêtes, dans ces efforts sans résultat matériel. Ils ne voient pas que nous ne manquons le but mesquin de l'intérêt immédiat que pour en atteindre

un plus haut et plus grand. L' assimilation universelle à laquelle tend la France n' est point celle qu' ont rêvée, dans leur politique égoïste et matérielle, l' Angleterre et Rome. C' est l' assimilation des intelligences, la conquête des volontés : qui jusqu' ici y a mieux réussi que nous ? Chacune de nos armées, en se retirant, a laissé derrière elle une France. Notre langue règne en

p451

Europe, notre littérature a envahi l' Angleterre sous Charles II, l' Italie et l' Allemagne au dernier siècle ; aujourd' hui, ce sont nos lois, notre liberté si forte et si pure, dont nous allons faire part au monde. Ainsi va la France dans son ardent prosélytisme, dans son instinct sympathique de fécondation intellectuelle.

La France importe, exporte avec ardeur de nouvelles idées, et fond en elle les unes et les autres avec une merveilleuse puissance. C' est le peuple législateur des temps modernes, comme Rome fut celui de l' antiquité. De même que Rome avait admis dans son sein les droits opposés des races étrangères, l' élément étrusque et l' élément latin, la France a été, dans sa vieille législation, germanique jusqu' à la Loire, romaine au midi de ce fleuve. La révolution française a marié les deux éléments dans notre code civil.

La France agit et raisonne, décrète et combat ; elle remue le monde, elle fait l' histoire et la raconte.

L' histoire est le compte rendu de l' action. Nulle part ailleurs vous ne trouverez de mémoires, d' histoire individuelle, ni en Angleterre, ni en Allemagne, ni en Italie. Ceci souffre peu d' exceptions. Dans l' Italie du moyen-âge, la vie de l' homme était celle de la cité. La morgue anglaise est trop forte pour que la personnalité se soumette à rendre compte de soi. La nature modeste de l' allemand ne lui permet pas d' attacher tant d' importance à ce qu' il a pu faire. Lisez les notes informes qu' a dictées Goetz à *la main de fer* ; comme il s' efface volontiers, comme il avoue ses mésaventures.

p452

L' Allemagne est plus faite pour l' épopée que pour l' histoire ; elle garde la gloire pour ses vieux

héros, et dédaigne volontiers le présent. Le présent est tout pour la France. Elle le saisit avec une singulière vivacité. Dès qu' un homme a fait, a vu quelque chose, vite il l' écrit. Souvent il l' exagère. Il faut voir dans les vieilles chroniques tout ce que font *nos gens*. il y a déjà longtemps qu' on accuse les français de *gaber*. mais il est juste de dire que cet esprit d' exagération est souvent désintéressé ; il dérive du désir habituel de produire un effet ; en d' autres termes, il est le résultat du génie oratoire et rhéteur, qui est un défaut et une puissance de notre caractère national. Résignons-nous : la littérature de la France, c' est l' éloquence et la rhétorique, comme son art est la mode ; toutes deux également occupées à parer, à exagérer la personnalité. La rhétorique et l' éloquence, dont elle est tour à tour l' art et l' abus, parlent pour les autres, la poésie pour elle-même. L' éloquence ne peut naître que dans la société, dans la liberté. La nature pèse sur le poète. La poésie en est l' écho fatal, le son que rend l' humanité frappée par elle. L' éloquence est la voix libre de l' homme s' efforçant d' amener à la pensée commune la libre volonté de son semblable. Aussi ce peuple est-il entre tous le peuple rhéteur et prosateur. La France est le pays de la prose. Que sont tous les prosateurs du monde à côté de Bossuet, de Pascal, de Montesquieu et de Voltaire ? Or, qui dit la prose, dit la forme la moins figurée et la moins concrète, la

p453

plus abstraite, la plus pure, la plus transparente ; autrement dit, la moins matérielle, la plus libre, la plus commune à tous les hommes, la plus *humaine*. la prose est la dernière forme de la pensée, ce qu' il y a de plus éloigné de la vague et inactive rêverie, ce qu' il y a de plus près de l' action. Le passage du symbolisme muet à la poésie, de la poésie à la prose, est un progrès vers l' égalité des lumières ; c' est un nivellement intellectuel. Ainsi, de la mystérieuse hiérarchie des castes orientales sort l' aristocratie héroïque ; de celle-ci, la démocratie moderne. Le génie démocratique de notre nation n' apparaît nulle part mieux que dans son caractère éminemment prosaïque, et c' est encore par là qu' elle est destinée à élever tout le monde des intelligences à l' égalité. Ce génie démocratique de la France n' est pas d' hier. Il apparaît confus et obscur, mais non pas moins

réel, dès les premières origines de notre histoire. Longtemps il grandit, à l'abri et sous la forme même du pouvoir religieux. Avant les romains, avant César, je vois le sacerdoce gaulois, rival des chefs de clans, surgir, non pas de la naissance et de la chair, mais de l'initiation, c'est-à-dire de l'esprit, de l'égalité. Les druides, sortis du peuple, s'allient au peuple des villes contre l'aristocratie. Après l'invasion des barbares, après l'organisation féodale, le romain, le vaincu, c'est-à-dire le peuple, est représenté par le prêtre, élu du peuple, homme de l'esprit, contre l'homme de la terre et de la force. Celui-ci, enraciné, localisé dans son fief, et, par là même,

p454

dispersé sur le territoire, tend à l'isolement, à la barbarie. Le prêtre, comme le serf, à la classe duquel il appartient souvent, regarde vers le pouvoir central et royal. Droit abstrait et divin du roi et du prêtre ; droit concret et humain du seigneur engagé dans sa terre. L'étroite association des deux premiers caractérise les rois les plus populaires de chacune des trois races : le bon Dagobert, Louis-Le-Bon ou le Débonnaire, le bon Robert, enfin saint Louis. Le type du roi de France est un saint. Le prêtre et le roi favorisent également l'affranchissement des serfs ; tout homme qui échappe à la servitude locale de la terre leur appartient, appartient au pouvoir central, abstrait, spirituel. Prêtres et rois s'avisent enfin d'affranchir des villes entières, de créer les communes et de chercher en elles une armée anti-féodale. Alors le peuple, qui, jusque-là, n'arrivait à la liberté que dans la personne du prêtre, apparaît pour la première fois sous sa forme propre.

Mais le prêtre et le monarque se repentirent bientôt d'avoir suscité la turbulente liberté des communes, qui tournait contre eux. Les rois arrêtaient l'émigration rapide des laboureurs, qui fuyaient les campagnes pour se réfugier derrière les murs des villes. Ils ajournèrent ainsi la chute de la féodalité. Il fallait qu'elle périclît, mais par eux et pour eux d'abord, c'est-à-dire au profit du pouvoir central. En même temps que tombent les privilèges locaux des communes vers le règne de Philippe-Le-Bel, commencent les états généraux. Le prêtre, sortant toujours du peuple,

mais peu à peu séparé de lui par l'intérêt de corps, siège comme ministre auprès du roi, et pendant cinq siècles, de Suger à Fleury, règne alternativement avec le légiste.

Si le prêtre fût resté peuple, il eût régné seul et en son propre nom ; la féodalité eût fait place à une démagogie sacerdotale. Si la liberté des villes eût prévalu, si les communes eussent subsisté, la France couverte de républiques ne fût jamais devenue une nation ; il lui serait arrivé ce qu'a éprouvé l'Italie : les villes auraient absorbé les campagnes désertées par leurs habitants. Grâce à la lente extinction de la féodalité, la France s'est trouvée forte dans les campagnes, comme l'Allemagne ; forte dans les villes, comme l'Italie, vivante et féconde comme la tribu, une et harmonique comme la cité. Un pouvoir central, merveilleusement puissant, s'y est formé par l'alliance du droit abstrait du roi et du prêtre contre le droit concret et local des seigneurs. Le nom du prêtre et du roi, représentants de ce qu'il y avait de plus général, c'est-à-dire de divin, dans la pensée nationale, a prêté au droit obscur du peuple comme une enveloppe mystique dans laquelle il a grandi et s'est fortifié. Et un matin, se trouvant grand et fort, il a rejeté les langes de son berceau. Le droit divin du roi et du prêtre n'existait qu'à condition d'exprimer la pensée divine, c'est-à-dire l'idée générale du peuple. Sous la forme sacerdotale et monarchique qu'il a portée si longtemps, on pouvait entrevoir que ce

peuple, organisé contre les nobles par les rois et les prêtres, n'en conservait pas moins un instinct indépendant des uns et des autres. Pour adversaire du chef de la féodalité, de l'empereur, la France élève et soutient le pontife de Rome, jusqu'à ce qu'elle puisse l'amener à Avignon et confisquer le pontificat. C'était, au douzième siècle, un dicton en Provence : *j'aimerais mieux être prêtre que de faire telle chose*. même esprit de liberté en politique sous les formes de la monarchie absolue. L'idéal historique et la jactance habituelle de la nation fut d'être le *royaume des francs*. de bonne heure, le roi de France est présenté comme un roi citoyen ; lisez Comines et Machiavel. Ses parlements lui résistent ; lui-même ordonne qu'on

lui *désobéisse sous peine de désobéissance* :
admirable contradiction ! La monarchie y est l' arme
nationale contre l' aristocratie, la route abrégée
du nivellement. Tant que l' aristocratie est puissante,
toute tentative contre la monarchie échouera ;
Marcel pourra agiter les communes, la jacquerie
soulever les campagnes. Les libertés privilégiées
doivent périr sous la force centralisante, qui doit
tout broyer pour tout égaliser.

Ce long nivellement de la France par l' action
monarchique est ce qui sépare profondément notre
patrie de l' Angleterre, à laquelle on s' obstine à
la comparer. L' Angleterre explique la France, mais
par opposition.

L' orgueil humain personnifié dans un peuple, c' est
l' Angleterre. J' ai déjà marqué l' enthousiasme que

p457

l' homme du nord s' inspire à lui-même, surtout dans
cette vie effrénée de courses et d' aventures que
menaient les vieux scandinaves. Que sera-ce lorsque
ces barbares seront transplantés dans cette île
puissante, où ils s' engraisseront du suc de la terre
et des tributs de l' océan ? Rois de la mer, du
monde sans loi et sans limites, réunissant la
dureté sauvage du pirate danois, la morgue féodale
du lord fils des normands... combien faudrait-il
entasser de Tyrs et de Carthages pour monter
jusqu' à l' insolence de la titanique Angleterre ?
Ce monde de l' orgueil subit pour peine expiatoire
ses propres contradictions. Composé de deux
principes hostiles, l' industrie et la féodalité,
l' égoïsme d' isolement et l' égoïsme d' assimilation,
il s' accorde en un point, l' acquisition et la
jouissance de la richesse. L' or lui a été donné
comme le sable. Qu' il s' assouvisse et se soûle, s' il
peut. Mais non, il veut jouir, et savoir qu' il
jouit ; il se retranche dans l' étroite prudence du
confortable. et cependant, au milieu de ce
monde matériel qu' il tient et qu' il savoure, la
nausée vient bientôt. Alors tout est perdu ; l' univers
s' était concentré en l' homme, l' homme dans la
jouissance du réel, et la réalité lui manque. Ce
ne sont pas des pleurs, des cris efféminés qui
s' élèvent, mais des blasphèmes, des rugissements
contre le ciel. La liberté sans Dieu, l' héroïsme
impie, en littérature l' *école satanique*,
annoncée dès la Grèce dans le *prométhée*
d' Eschyle, renouvelée par le doute amer d' Hamlet,
s' idéalise

elle-même dans le Satan de Milton. Elle s'écrit avec lui : *mal, sois mon bien !* mais elle retombe avec Byron dans le désespoir : *bottomless perdition.*

cet inflexible orgueil de l'Angleterre y a mis un obstacle éternel à la fusion des races comme au rapprochement des conditions. Condensées à l'excès sur un étroit espace, elles ne s'y sont pas pour cela mêlées davantage. Et je ne parle pas de ce fatal *remora* de l'Irlande que l'Angleterre ne peut ni traîner, ni jeter à la mer. Mais dans son île même, le Gallois chante, avec le retour d'Arthur et de Bonaparte, l'humiliation prochaine de l'Angleterre. Y a-t-il si longtemps que les highlanders combattirent encore les anglais à Culloden ? L'Écosse suit sans l'aimer, mais parce qu'elle y trouve son compte, la dominatrice des mers. Enfin, même dans la vieille Angleterre, *the old england*, le fils robuste du saxon, le fils élancé du normand, ne sont-ils pas toujours distincts ? Si vous ne rencontrez plus le premier courant les bois avec l'arc de Robin Hood, vous le trouverez brisant les machines ou sabré à Manchester par la *yeomanry*. sans doute l'héroïsme anglais devait commencer la liberté moderne. En tout pays, c'est d'abord par l'aristocratie, par l'héroïsme, par l'ivresse du moi humain, que l'homme s'affranchit de l'autorité. Les aristocraties guerrières et iconoclastes de la Perse et de Rome apparaissent comme un véritable protestantisme après l'Inde et l'étrurie. Ainsi commence en ce monde ce que le sacerdoce appelle l'esprit du

mal, Satan, Ahriman, le principe critique et négatif, *celui qui dit toujours : non.* quand l'aristocratie guerrière a commencé par l'orgueil de la force la révolte du genre humain, l'œuvre se continue par l'orgueil du raisonnement individuel, par le génie dialectique. Celui-ci sort vite de l'aristocratie ; il descend dans la masse ; il appartient à tous. Mais nulle part il ne prend plus de force que dans les pays déjà nivelés par le sacerdoce et la monarchie. Ainsi s'est révélé au bout de l'occident ce mystère que le monde avait ignoré : l'héroïsme n'est pas encore la liberté. Le peuple héroïque de l'Europe

est l' Angleterre, le peuple libre est la France.
Dans l' Angleterre, dominés par l' élément
germanique et féodal, triomphent le vieil héroïsme
barbare, l' aristocratie, la liberté par privilège.
La liberté sans l' égalité, la liberté injuste et
impie n' est autre chose que l' insociabilité dans la
société même. La France veut la liberté dans
l' égalité, ce qui est précisément le génie social.
La liberté de la France est juste et sainte. Elle
mérite de commencer celle du monde, et de grouper
pour la première fois tous les peuples dans une
unité véritable d' intelligence et de volonté.
L' égalité dans la liberté, cet idéal dont nous
devons approcher de plus en plus sans jamais y
toucher, devait être atteinte de plus près par le
plus mixte des peuples, par celui en qui les
fatalités opposées

p460

de races et de climats se seraient le mieux
neutralisées l' une par l' autre ; par un peuple
fait pour l' action, mais non pour la conquête ;
par un peuple qui voulût l' égalité pour lui et le
genre humain. Il fallait que ce peuple eût en même
temps le génie du morcellement et celui de la
centralisation ; la substitution des départements
aux provinces explique ma pensée. La révolution
française, matérialiste en apparence dans sa
division départementale qui nomme les contrées par
les fleuves, n' en efface pas moins les nationalités
de provinces qui, jusque-là, perpétuaient les
fatalités locales au nom de la liberté.

Il fallait que ce génie, contradictoire en apparence,
du morcellement et de la centralisation se
reproduisît dans notre langue, qu' elle fût
éminemment propre à analyser, à résumer les idées.
Cette double puissance constitue le génie
aristotélique, qui met en poussière les agrégations
naturelles et fatales, et tire de cette poussière
des agrégations artificielles qui forment peu à peu
le patrimoine de la raison humaine ; patrimoine
légitime que la liberté a gagné à la sueur de son
front.

Toutefois, avouons-le, le peuple, le siècle où
tombent en même temps l' aristocratie et le sacerdoce,
où le vieil ordre de la fatalité s' enfonce et se
dissipe dans une poussière tourbillonnante, certes,
ce peuple et ce moment ne sont pas ceux de la beauté.
Le plus mélangé des peuples, et à une époque où tout
se mêle, n' est pas fait pour plaire au premier
aspect.

La France n' est point une race comme l' Allemagne ;

p461

c' est une nation. Son origine est le mélange, l' action est sa vie. Tout occupée du présent, du réel, son caractère est vulgaire, prosaïque. L' individu tire sa gloire de sa participation volontaire à l' ensemble ; il peut dire, lui aussi : *je m' appelle légion*. cherchez-vous là la personnalité superbe de l' anglais, ou le calme, la pureté, le chaste recueillement de l' Allemagne ? Demandez donc aussi le gazon de mai à la route poussiéreuse où la foule a passé tout le jour. Mélange, action, savoir-faire, tout cela ne se concilie guère, il faut le dire, avec l' idée d' innocence, de dignité individuelle. Ce génie libre et raisonneur, dont la mission est la lutte, apparaît sous les formes peu gracieuses de la guerre, de l' industrie, de la critique, de la dialectique. Le rire moqueur, la plus terrible des négations, n' embellit pas les lèvres où il repose. Nous avons grand besoin de la physionomie pour ne pas être un peuple laid. Quoi de plus grimaçant que notre premier regard sur le monde du moyen-âge. Le *Gargantua* de Rabelais fait frémir à côté de la noble ironie de Cervantès et du gracieux badinage de l' Arioste.

Je ne sais pourtant si aucun peuple mêlé à la vie, engagé dans l' action autant que la France, aurait mieux gardé sa pureté. Voyez au contraire comme les races non mélangées boivent avidement la corruption. Le machiavélisme, plus rare en Allemagne, y atteint souvent un excès dont au moins le bon sens nous préserve. Nous avons, nous, le privilège d' entrer dans le vice sans nous y perdre,

p462

sans que le sens se déprave, sans que le courage s' énerve, sans être entièrement dégradés. C' est que, dans le plaisir du mal, ce qui nous plaît le plus, c' est d' agir, c' est de nous prouver à nous-mêmes que nous sommes libres par l' abus de la liberté. Aussi rien n' est perdu ; nous revenons par le bon sens à l' idée de l' ordre. Notre vertu, à nous, ce n' est pas l' innocence, l' ignorance du mal, cette grâce de l' enfance, cette vertu sans moralité ; c' est l' expérience, c' est la

science, mère sérieuse de la liberté. Le bien sortant ainsi de l'expérience est fort et durable ; il dérive non de l'aveugle sympathie, mais de l'idée d'ordre. Il sort de la sensibilité incertaine et mobile pour entrer dans le domaine immuable de la raison.

Il sera pardonné beaucoup à ce peuple pour son noble instinct social. Il s'intéresse à la liberté du monde ; il s'inquiète des malheurs les plus lointains. L'humanité tout entière vibre en lui.

Dans cette vive sympathie est toute sa gloire et sa beauté. Ne regardez pas l'individu à part ; contemplez-le dans la masse et surtout dans l'action.

Dans le bal ou la bataille, aucun ne s'électrise plus vivement du sentiment de la communauté, qui fait le vrai caractère d'homme. Les nobles faits, les paroles sublimes, lui viennent naturellement ; des mots qu'il n'avait jamais sus, il les dit. Le génie divin de la société délie sa langue. C'est surtout dans le péril, lorsqu'un soleil de juillet illumine la fête que le feu répond au feu, que jaillissent et rejaillissent

p463

la balle et la mort ; alors la stupidité devient éloquente, la lâcheté brave ; cette poussière vivante se détache, scintille, et devient merveilleusement belle. Une brûlante poésie sort de la masse et roule avec le glas du tocsin et l'écho des fusillades, du panthéon au louvre, et du louvre au pont de la grève... de la grève ? Non. Au pont d'Arcole. Et puisse ce mot s'entendre en Italie !

Ce que la révolution de juillet offre de singulier, c'est de présenter le premier modèle d'une révolution sans héros, sans noms propres ; point d'individu en qui la gloire ait pu se localiser. La société a tout fait. La révolution du quatorzième siècle s'expia et se résuma dans la pucelle d'Orléans, pure et touchante victime qui représenta le peuple et mourut pour lui. Ici pas un nom propre ; personne n'a préparé, n'a conduit ; personne n'a éclipsé les autres. Après la victoire, on a cherché le héros, et l'on a trouvé tout un peuple.

Cette merveilleuse unité ne s'était pas encore présentée au monde. Il s'est rencontré cinquante mille hommes d'accord à mourir pour une idée. Mais ceux-là n'étaient que les braves, une foule d'autres combattaient de coeur ; la subite élévation du drapeau tricolore par toute la France a exprimé l'unanimité de plusieurs millions d'hommes. Cet

élan si impétueux n' a pas été désordonné. On s' accorda sans s' être entendus. Par-dessus l' action et le tumulte s' éleva l' idée de l' ordre. Dans l' absence momentanée d' un gouvernement, d' un chef visible, apparut l' invisible

p464

souverain du monde, le droit et la loi. Au milieu d' un si grand trouble, pas un meurtre, pas un vol ne fut commis pendant les trois jours. Dans d' autres temps, on eût vu ici un miracle ; aujourd' hui nous n' y voyons que l' oeuvre de la liberté humaine ; mais quoi de plus divin que l' ordre dans la liberté ?

Ce moment unique qui me revient toujours en mémoire, soutient mon espérance et me donne foi aux destinées morales et religieuses de ma patrie. Au milieu de l' agitation universelle qui nous environne, je crois au repos de l' avenir. Car enfin ce peuple s' est uni un jour dans une pensée commune ; l' idée divine de l' ordre a lui à ses yeux. Ce n' est pas en vain que l' on a une fois entrevu cet éclair céleste.

Ayons espoir et confiance, de quelque agitation que soit encore remplie la belle et terrible époque où notre vie s' est rencontrée. C' est la péripétie d' une tragédie où la victime est tout un monde. époque de destruction, de dissolution, de décomposition, d' analyse et de critique. C' est, en philosophie, par l' analyse logique, dans l' ordre social, par cette autre analyse de révolutions et de guerres que l' homme passe d' un système à un autre, qu' il dépouille une forme pour en revêtir une autre qui donne toujours plus à l' esprit ; mais ce n' est pas sans un cruel effort, sans un douloureux déchirement qu' il s' arrache à la fatalité au sein de laquelle il est resté si longtemps suspendu ; la séparation saigne aussi au coeur de l' homme. Cependant il faut

p465

bien qu' elle ait lieu, que l' enfant quitte sa mère ; qu' il marche de lui-même ; qu' il aille en avant. Marche donc, enfant de la providence. Marche ; tu ne peux t' arrêter ; Dieu le veut ! Dieu le veut ! C' était le cri des croisades.

Ce dernier pas loin de l' ordre fatal et naturel, loin du dieu de l' orient, en est un vers le dieu social qui doit se révéler peu à peu dans notre

liberté même. Mais s' il est un moment où le premier disparaît et s' efface, où l' autre tarde à paraître, un moment où les hommes croient, comme Werner, voir sur l' autel le Christ en pleurs avouer lui-même qu' il n' y a point de Dieu, dans quelle agonie de désespoir tombera ce monde orphelin ? Demandez à l' infortuné Byron.

Comment du fond de cet abîme allons-nous remonter vers Dieu ?

L' humanité, nous l' avons dit, procède éternellement de la décomposition à la composition, de l' analyse à la synthèse. Dans l' analyse, tous les rapports disparaissent, tous les liens se brisent, l' unité sociale et divine devient insensible. Mais peu à peu les rapports reparaissent dans la science et dans la société, l' unité revient dans la cité, dans la nature. Ce monde, naguère en poudre, se reconstitue et refleurit d' une création nouvelle où l' homme reconnaît, plus belle et plus pure, l' image de l' ordre divin. Aujourd' hui la science en est à l' analyse, à la minutieuse observation des détails ; c' est par là seulement que son oeuvre peut commencer. La

p466

société achève un laid et sale ouvrage de démolition : elle déblaie le sol encombré des débris du monde fatal qui s' est écroulé. Ce travail nous paraît long sans doute. Voilà bientôt quarante ans qu' il a commencé. Hélas ! C' est plus d' une vie d' homme. Mais c' est peu dans la vie d' une nation. Tranquillons-nous donc, et prenons courage ; l' ordre reviendra tôt ou tard, au moins sur nos tombeaux.

L' unité, et cette fois la libre unité, reparaissant dans le monde social ; la science ayant, par l' observation des détails, acquis un fondement légitime pour élever son majestueux et harmonique édifice, l' humanité reconnaîtra l' accord du double monde, naturel et civil, dans l' intelligence bienveillante qui en a fait le lien. Mais c' est surtout par le sens social qu' elle reviendra à l' idée de l' ordre universel. L' ordre une fois senti dans la société limitée de la patrie, la même idée s' étendra à la société humaine, à la république du monde.

l' athénien disait : salut, cité de Cécrops !

et toi, ne diras-tu pas : salut, cité de la providence !

le christianisme a constitué l' homme moral ; il a posé dans l' égalité devant Dieu un principe qui

devait plus tard trouver dans le monde civil une application féconde. Cependant les circonstances qui entourèrent son berceau l'ont rendu moins favorable à l'action commune, à la vie sociale, qu'à la contemplation inactive et solitaire. Lorsqu'il parut, Dieu était encore captif dans le matérialisme et la sensualité païenne ; l'homme était emprisonné dans

p467

l'étroite enceinte de la cité antique. Le christianisme délivra l'homme en brisant la cité, affranchit Dieu en brisant les idoles. à ce moment unique, l'homme, entrevoyant pour la première fois sa patrie divine, languit pour elle d'un incurable amour, croisa les bras, et, les yeux vers le ciel, attendit le moment de s'y élancer. *quand sera-ce ? grand dieu ! ...* ouvrier impatient et paresseux, qui vous asseyez et réclamez votre salaire avant le soir, vous demandez le ciel, mais qu'avez-vous fait de la terre que Dieu vous a confiée ? Suffit-il pour dompter la matière de briser des images, de jeûner, de fuir au désert ? Vous devez lutter et non fuir, la regarder en face cette nature ennemie, la connaître, la subjuguier par l'art, en user pour la mépriser. Vous avez dissous la cité antique, cité étroite et envieuse qui repoussait l'humanité, et, des ruines de cette Babel, vous vous êtes dispersés par le monde. Vous voilà divisés en royaumes, en monarchies, parlant vingt langues diverses. Que devient la cité universelle et divine, dont la charité chrétienne vous avait donné le pressentiment, et que vous aviez promis de réaliser ici-bas ? Si le sens social doit nous ramener à la religion, l'organe de cette révélation nouvelle, l'interprète entre Dieu et l'homme, doit être le peuple social entre tous. Le monde moral eut son verbe dans le christianisme, fils de la Judée et de la Grèce ; la France expliquera le verbe du monde social que nous voyons commencer.

p468

C'est aux points de contact des races, dans la collision de leurs fatalités opposées, dans la soudaine explosion de l'intelligence et de la liberté, que jaillit de l'humanité cet éclair céleste

qu' on appelle le verbe, la parole, la révélation.
Ainsi, quand la Judée eut entrevu l' égypte, la
Chaldée et la Phénicie, au point du plus parfait
mélange des races orientales, l' éclair brilla sur
le Sinaï, et il en resta la pure et sainte unité.
Quand l' unité juive se fut fécondée du génie de la
Perse et de l' égypte grecque, l' unité s' épanouit,
et elle embrassa le monde dans l' égalité de la
charité divine. La Grèce mythotokos, mère du
mythe et de la parole, expliqua la bonne-nouvelle ;
il ne fallut pas moins que la merveilleuse puissance
analytique de la langue d' Aristote pour dire aux
nations le verbe du muet orient.
Au point du plus parfait mélange des races
européennes, sous la forme de l' égalité dans la
liberté, éclate le verbe social. Sa révélation est
successive ; sa beauté n' est ni dans un temps ni
dans un lieu. Il n' a pu présenter la ravissante
harmonie par laquelle le verbe moral éclata en
naissant : le rapport de Dieu à l' individu était
simple ; le rapport de l' humanité à elle-même dans
une société divine, cette translation du ciel sur
la terre, est un problème complexe, dont la longue
solution doit remplir la vie du monde ; sa beauté
est dans sa progression, sa progression infinie.
C' est à la France qu' il appartient et de faire
éclater cette révélation nouvelle et de l' expliquer.
Toute

p469

solution sociale ou intellectuelle reste inféconde
pour l' Europe, jusqu' à ce que la France l' ait
interprétée, traduite, popularisée. La réforme du
saxon Luther, qui replaçait le nord dans son
opposition naturelle contre Rome, fut démocratisée
par le génie de Calvin. La réaction catholique du
siècle de Louis XIV fut proclamée devant le
monde par le dogmatisme superbe de Bossuet. Le
sensualisme de Locke ne devint européen qu' en
passant par Voltaire, par Montesquieu qui
assujettit le développement de la société à
l' influence des climats. La liberté morale réclama
au nom du sentiment par Rousseau, au nom de l' idée
par Kant ; mais l' influence du français fut seule
européenne.
Ainsi chaque pensée solitaire des nations est
révélée par la France. Elle dit le verbe de
l' Europe, comme la Grèce a dit celui de l' Asie.
Qui lui mérite cette mission ? C' est qu' en elle,
plus vite qu' en aucun peuple, se développe, et
pour la théorie et pour la pratique, le sentiment

de la généralité sociale.
à mesure que ce sentiment vient à poindre chez les autres peuples, ils sympathisent avec le génie français, ils deviennent France ; ils lui décernent, au moins par leur muette imitation, le pontificat de la civilisation nouvelle. Ce qu' il y a de plus jeune et de plus fécond dans le monde, ce n' est point l' Amérique, enfant sérieux qui imitera longtemps ; c' est la vieille France, renouvelée par l' esprit. Tandis que la civilisation enferme le monde barbare dans les serres invincibles de l' Angleterre

p470

et de la Russie, la France brassera l' Europe dans toute sa profondeur. Son intime union sera, n' en doutons point, avec les peuples de langues latines, avec l' Italie et l' Espagne, ces deux îles qui ne peuvent s' entendre avec le monde moderne que par l' intermédiaire de la France. Alors nos provinces méridionales reprendront l' importance qu' elles ont perdue.

L' Espagne résistera longtemps. La profonde démagogie monacale qui la gouverne, la ferme à la démocratie modérée de la France. Ses moines sortent de la populace et la nourrissent. Si pourtant ce peuple, rassuré du côté de la France, reprend son génie d' aventure, c' est par lui que la civilisation occidentale atteindra l' Afrique, déjà si bien nivelée par le mahométisme.

L' Italie, celtique de race dans les provinces du nord, l' Italie préparée à la démocratie par le génie anti-féodal de l' église et du parti guelfe, appartient de coeur à la France, qui ne lui demande pas plus aujourd' hui. Ces deux contrées sont soeurs ; même génie pratique : Salerne et Montpellier, Bourges et Bologne, n' avaient-elles pas un esprit commun ? L' économie politique, née en France, a retenti en Italie. Il y a un double écho dans les Alpes. La fraternité des deux contrées fortifiera le sens social de l' Italie, et suppléera à ce qu' elle laissera toujours à désirer pour l' unité matérielle et politique. Chef de cette grande famille, la France rendra au génie latin quelque chose de la prépondérance matérielle qu' il eut dans l' antiquité, de la suprématie spirituelle

p471

qu' il obtint au moyen-âge. Dans les derniers temps, le traité de famille qui unissait la France, l' Italie et l' Espagne, dans une alliance fraternelle, était une vaine image de cette future union qui doit les rapprocher dans une communauté de volontés et de pensées. Mais la vraie figure de cette union future de l' Italie et de la France, c' est Bonaparte. Ainsi Charlemagne figura matériellement l' unité spirituelle du monde féodal et pontifical qui se préparait. Les grandes révolutions ont d' avance leurs symboles prophétiques. Quiconque veut connaître les destinées du genre humain doit approfondir le génie de l' Italie et de la France. Rome a été le noeud du drame immense dont la France dirige la péripétie. C' est en nous plaçant au sommet du capitole que nous embrasserons, du double regard de Janus, et le monde ancien qui s' y termine, et le monde moderne, que notre patrie conduit désormais dans la route mystérieuse de l' avenir.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)